

# JOURNAL HELVETIQUE OU RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie; de Poësies  
de Traits d'Histoire, ancienne & moderne; de  
Découvertes des Sciences & des Arts; de Nou-  
velles de la République des Lettres; & de di-  
verses autres Particularités intéressantes & cu-  
rieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.*

AVRIL 1740.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

---

M D C C X L.

---

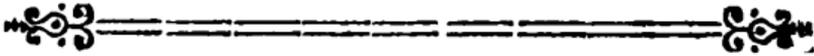
*Avec Approbation.*





# JOURNAL HELVETIQUE,

A V R I L 1740.



## S U I T E

*Des Réflexions sur le D U E L, commencées dans  
le Journal de Février, page 99.*



**R**IEN n'est plus aisé que de faire voir que le *Duel* est directement opposé aux Préceptes les plus formels du Christianisme, & aux Loix Civiles. Le Chrétien & le Citoyen sont dans une

obligation à peu près égale, de s'en abstenir. Il suffit même d'être Homme, pour être choqué d'un usage si contraire à l'Humanité. On ne sauroit jamais le justifier par la Raison, ou par les Loix naturelles. Tout le droit que la Nature & la Raison peuvent donner à

l'égard des injures, aboutit à demander que le tort qu'on nous a fait soit réparé, que celui qui en est l'Auteur en ait du repentir, qu'il se corrige, & que nous aions nos sûretés pour l'avenir. Pour les *Maximes du Point d'honneur*, c'est une *Grimoire* absolument inconnu dans l'état de Nature. L'Etat Civil permet encore moins le *Duel*. Alors on doit se soumettre au Gouvernement, qui exerce la Justice; premièrement afin qu'elle s'exerce d'une manière plus sûre, & ensuite d'une manière plus proportionnée à l'injure. On fait assez les irrégularités que la passion fait comettre, quand on veut se vanger soi-même. Nous ne devons donc point nous faire raison à nous-mêmes, mais remettre nos droits à ceux qui sont les Pères communs des Citoyens, & les Conservateurs de l'ordre. Leur Emploi les engage à agir sans passion, & à tout peser à la Balance de l'Équité.

En bonne Morale, un Homme, qui en appelle un autre en *Duel*, peut être regardé comme coupable d'un double Homicide. Il expose témérairement sa vie, dont il n'est point le Maître. Il l'a reçue de Dieu, & il ne sauroit la perdre que suivant ses intentions. Or la volonté du Créateur s'oppose formellement à la manière dont-il va s'en défaire. Le voilà donc dans le cas du *Suicide*. Mais est-ce là l'usage que nous devons faire d'une Vie que nous avons reçue

reçue d'un Dieu Bienfaisant ? Est-ce se mettre en état de lui en rendre un bon compte, que de courir le risque d'être apellé à aller paroître devant lui, dans le tems qu'on l'ofense actuellement ? Si l'on perd la vie dans ce Combat, on expire dans les mouvemens de la plus vive haine contre son Ennemi : Quelles dispositions pour le Salut ! Il est vrai que l'intention que l'on a, c'est sur-tout d'arracher la vie à son Adversaire : Mais si l'on y réussit, autre Homicide pour le moins aussi criminel. Outre le tort que ce Duéliste fait à celui qu'il massacre, d'une manière si inhumaine ; il faut encore mettre en ligne de compte, le préjudice qu'il occasionne à une Famille, & la désolation qu'il y cause. Celui qui répond à l'Apel n'est guère moins coupable. Toutes les funestes suites que nous venons d'indiquer portent également sur lui. On ne peut donc regarder le *Duel*, que comme une Action que la Raison & la Religion désapprouvent également ; comme un renversement du bon Sens & de tous les principes de la Morale, qui ne tend qu'à troubler la Société, & à faire des malheureux ; comme un usage pernicieux, qui n'a pû être inventé que par des Barbares, qui ont ataché de l'honneur à une Action fole & extravagante, & à une témérité brutale, parce qu'ils ne conoissoient d'autre gloire, que celle d'une prétendue Valeur, exercée à tort & à travers.

Voilà l'idée que l'on peut se faire du *Duel*, à le regarder en général. Mais la Question devient plus délicate, dès qu'il s'agit des Gens de Guerre. Les Maximes du *Point d'honneur* sont beaucoup plus rigides à leur égard. On prétend que chez eux, elles ne souffrent aucun adoucissement. On veut que le *Duel*, quelque irrégulier qu'il soit en lui-même, soit pour eux, dans de certains cas, d'une nécessité indispensable.

La 1<sup>re</sup> Réflexion générale qu'on peut faire sur cela, c'est que s'il étoit vrai, comme on le prétend, qu'un Militaire est absolument & indispensablement obligé de se battre, à l'occasion du moindre affront, & de laver cette tache dans le Sang de son Agresseur, il faudroit regarder le Métier des Armes, par cela seul, comme incompatible avec la qualité de Chrétien. Un Disciple de J. C. doit nécessairement pardonner ces sortes d'injures. On avoit jusqu'à présent traité d'outré le sentiment de quelques Pères de l'Eglise, qui avoient condamné le Métier de la Guerre. Ils regardoient comme un Homicide volontaire tout Homme qui avoit pris ce genre de vie. Il ne s'agit pas d'examiner leurs Raisons. Il suffit que si un Officier ne peut pas se dispenser de suivre les Loix cruelles du *Point d'honneur*, son Emploi est directement contraire à la profession du Christianisme.

Une autre Remarque générale, c'est que les  
Soldats

Soldats les plus distingués chez les Anciens *Romains*, n'ont jamais crû que la Bravoure consistât à vanger les Afronts à la pointe de l'Épée. Nous avons déjà vû qu'ils ignoroient entièrement l'usage du *Duel*. *Montagne* fait voir que les *Romains*, qui ont fait le plus de bruit dans l'Histoire, s'injurioient quelquefois, mais sans qu'il pensassent pour cela à en venir aux mains, ou à se faire un défi. On apelle *César*, dit-il, tantôt *Voleur*, tantôt *Yvrogne à sa barbe*; \* mais quelque atroce que fut l'injure, il ne s'avise point de croire que son honneur l'engage à dégainer. On repouffoit une invective par une autre. On oposoit à des paroles vives quelque réponse du même genre. *Quoi que les Romains fussent très bien sçavoir quereller, & se dire des Injures*, dit le *Babillard*, *il est sans exemple qu'ils se soient jamais envoié des Cartels.*

Qui sont ceux qui en usoient de cette manière, qui perdrait aujourd'hui un Officier ? Ce sont les plus grands Capitaines de l'Antiquité, & qui ont fait l'admiration de tous les siècles suivans.

Les usages ont changé, dira-t-on. *La Bruière* a appellé le *Duel* le *Triomphe de la Mode*, l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus d'éclat. C'est une Mode qui se soutient depuis plus de mille ans. Un Officier ne sau-

X 3 roit

roit donc se dispenser aujourd'hui de se battre en *Duël*, pour la plus légère offense.

Toutes les Réflexions que pourroient faire les Gens de Lettres là dessus, tous les raisonnemens qu'ils pourroient opposer à cette dangereuse Maxime, courent risque de n'être point écoutés. Le meilleur parti à prendre, c'est de faire parler les Militaires eux-mêmes, qui lors qu'ils sont de sang froid, ont quelquefois prononcé fort sensément sur cette Matière : Je vai emploier le suffrage d'un Officier, qui est en même tems Auteur, & un Auteur fort connu, par le grand cours qu'ont ses Ouvrages. Son Sentiment doit être d'autant mieux reçu des Gens du Monde, qu'il ne se pique pas d'une Morale trop rigide, & qu'il a pris soin d'éviter toutes les extrémités.

Il remarque d'abord que les Théologiens sont un peu trop sévères sur le *Duël*, qu'ils n'ont absolument aucun égard aux Loix de l'Honneur, que si l'on suivoit à la lettre leurs Décisions, un Homme de Guerre seroit deshonoré; mais il blâme aussi les Maximes outrées des Officiers, qui donnent dans un autre excès.

*D'un autre côté, dit-il, la plupart des Gens du Monde se figurent, qu'on est obligé de se prêter sans restriction & sans ménagement, à la fureur ou à l'étourderie d'un jeune Eventé, ou à la folie d'un Breteur. Ils veulent qu'on ne puisse*

puisse jamais refuser un Rendez-vous. Cette opi-  
 nion est plus insoutenable que celle des Theologiens.  
 Est il rien de plus absurde que d'exiger que ,  
 pour contenter la passion d'un insensé , un Galant  
 Homme soit forcé de perdre la vie , ou de passer  
 dans les Païs étrangers ? Ceux qui pensent de  
 cette manière ne font guère usage de leur Raison :  
 Il est aisé de voir qu'un ancien & funeste usage  
 les aveugle. Il est aisé à un Officier de trouver  
 un juste milieu entre ces deux sentimens oposés  
 & d'aliier les Loix de l'honneur avec celles de  
 la Religion & du Bon sens. Les Duels sont dé-  
 fendus par Dieu, & par la Prince : Il faut ab-  
 solument les éviter. Mais une juste défense n'est  
 point interdite , ni par le Droit Divin ni par le  
 Droit humain. Elle est au contraire ordonnée  
 par tous les deux. Ces premiers Principes posés ,  
 j'en établis un autre aussi certain ; C'est qu'il  
 faut être fou , ou imbécile , pour avoir des égards  
 pour une personne qui en est indigne , sur tout  
 lors que ces égards peuvent vous nuire considé-  
 rablement. Or je suppose qu'un Homme me fasse  
 une querelle mal à propos , & qu'il me propose  
 de me couper la gorge avec lui , je lui répons que  
 sa conduite ne mérite point que j'aie pour lui  
 une condescendance qui m'est défendue par mon  
 Prince. S'il m'ataque dans le moment , ou dans  
 un autre tems , je me défens le mieux qu'il m'est  
 possible , & si je le tue , le Ciel ne me deman-  
 de point compte de son Sang , & le Prince me

*pardonne une Action forcée & involontaire. Je le répète, ceux qui soutiennent qu'on ne peut refuser un Rendez-vous, défendent un sentiment absurde. Je soutiens que non seulement un Chrétien, mais qu'un Homme de sens, ne doit jamais en donner, ni directement ni indirectement.*

*Il y a un cas, ajoute-t-il, qui paroît assez épineux, C'est celui où étant insulté le premier, on est obligé d'aller chercher son Ennemi. On peut prévenir cet inconvénient. Un Homme porte-t-il la main sur moi? Voilà le cas d'une juste défense; Je ne remets point au lendemain à vider une affaire, qui étant pour lors innocente, devient criminelle, si elle est différée. Je vange dans l'instant l'outrage qu'on m'a fait. Tout concourt pour lors à ma justification; la nécessité de me défendre, la violence du pur mouvement, la vivacité, enfin la foiblesse humaine, qui ne peut s'élever que jusqu'à un certain point de perfection.*

*Je pousse les choses plus avant, continuë-t-il, & je vai jusqu'au dernier point. Si un Homme qui a reçu un soufflet, n'a pu se vanger dans l'instant de son Ennemi, il ne doit pas cependant lui donner aucune assignation. A quoi sert-il qu'il se mette dans le cas d'être puni par le Ciel & par son Prince? Il peut l'ataquer lors qu'il le rencontre par hazard. Cette Action alors est gracieuse . . .*

*Il y a quelque chose à dire sur cette dernière*

nière décision. Elle part plutôt d'un Officier que d'un Auteur, qui a jusqu'ici raisonné sur de bons principes. C'est à présent un Homme de Guerre, qui parle le langage du Monde, & de la multitude. Il doit assez sentir lui-même que cette liberté qu'il donne à l'Offensé d'attaquer son Agresseur, par tout où il le trouve, est un peu irrégulière; mais il a voulu donner encore quelque chose à la foiblesse humaine, & aux usages établis dans le Monde. On convient tous du droit qu'a voit l'Offensé au premier moment de l'insulte. Dans cette attaque subite, tout ce qu'il auroit fait pour repousser l'injure lui doit être passé, comme un cas de nécessité. Mais après ces premiers mouvemens, lors que le sang froid est revenu, il semble, n'en déplaise aux Loix du Monde, qu'il seroit bien plus raisonnable d'en venir à des voies d'acomodement. Des Amis comuns, s'il s'en trouve quelqu'un, devraient engager l'Agresseur à une réparation suffisante, ou bien les Supérieurs devraient l'y contraindre, ou le punir de sa violence. Après tout, c'est un grand désordre que de vouloir se faire justice soi-même. Dès que l'on en vient à ces voies de fait, tout est bouleversé dans la Société.

Il est vrai que les Loix rigides du *Painé d'honneur* ne souffrent pas que des tiers s'en mêlent, ni que l'on se pourvoie auprès des

Supé-

Supérieurs , pour demander justice. Nos Braves disent , avec le fier & l'intraitable *Dons Diègue* , dans les premières Représentations du *Cid* :

Les satisfactions n'apaisent point une Ame ,  
 Qui les reçoit n'a rien , qui les fait se difame ;  
 Et d'un tel procédé l'efet le plus commun  
 Est de perdre d'honneur deux Hommes au lieu d'un.

Il n'y a point de *satisfaction* qui soit de mise que celle que l'on demande , ou que l'on offre à la pointe de l'Epée. Un Homme , qui se pique de courage , ne veut jamais avoir tort. Il se croiroit deshonoré , s'il avouoit franchement qu'il a fait une faute. Après avoir insulté quelqu'un , la seule manière honorable *de lui donner satisfaction* , c'est de lui mander qu'on l'attend dans un certain lieu , & à une certaine heure , pour essayer de lui couper la gorge. Le spirituel Auteur du *Babillard* attaque cette extravagante Réparation d'honneur , avec beaucoup de sel. \* Il conclut que *ce qui constitue un Homme d'honneur n'est pas sa Vertu pour éviter des fautes , mais son audace à soutenir celles qu'il a faites*. L'Offense sur tout doit demander la réparation de l'injure , par la voie du *Duel*. Les Gens de Guerre ne doivent point avoir d'autre Arbitre de leurs différens que leur Epée.

Tout

\* Le Babillard , Tom. I. Art. XXV. p. 334.

Toute sorte d'acomodement est indigne d'eux.  
Voila leur Morale.

Deux Officiers qui servoient ensemble dans une Garnison étoient Amis. L'un deux , malgré leur liaison , aiant mal à propos quelque grief contre l'autre , l'attaque tout d'un coup , & par surprise , lui saute au colet , le saisit d'une maniere à lui ôter tout mouvement , & tout jeu de la main , & lui décharge brusquement quelques coups de canne. L'Ofensé ne pût se servir de son Epée , parce qu'il n'en eut pas le tems , plusieurs Personnes étant survenues d'abord pour les séparer. On les arrête l'un & l'autre , & après une détention de quelques semaines , l'Agresseur est privé de son Emploi.

L'Ofensé , dont l'amitié se soutenoit encore , malgré l'insulte , veut bien étoufer son ressentiment. Il paroît très fâché du tort que son Ami s'est fait à lui même , par son emportement , & il veut bien continuer d'avoir de bonnes manières avec lui. Mais le Public s'échaufe pour lui , & paroît indigné de sa modération. On veut qu'il appelle son Agresseur , où qu'il le cherche incessamment pour tâcher de lui arracher la vie. On ne lui laisse aucune liberté là dessus. S'il ne se résout pas à cette violente démarche , on le menace de l'infamie. Le voilà deshonoré pour toujours. Si la fameuse *Antoinette Bon-*  
*rignon*

*rignon* vivoit encore ; & qu'elle se trouvât parmi nous, elle auroit raison de nous appliquer ce qu'elle dit autrefois, en voiant quelque chose de semblable dans une Ville des Pais-Bas Catholiques : *Qu'on me mène au Pais des Chrétiens*, dit-elle. Mais *la Bourignon* étoit une Visionnaire, dira-t-on. Si elle l'étoit sur d'autres Articles, elle ne l'étoit point sur celui-ci. Une Visionnaire ! Eh qui sont donc ceux qui reprochent ainsi aux autres leurs visions ? Des Gens initiez dans la Chevalerie errante, & qui adoptent à peu près les Maximes de *Dom Quichote*, des Gens qui prennent souvent de prétendus affronts, pour des Géans qu'il faut combattre. Pour une injure imaginaire, il y en a vingt de chimériques, qui mettent également aux Champs leur jaloux *Point d'honneur*. C'est là un Fantôme qui leur fait chercher les plus périlleuses Aventures.

Il est vrai que l'honneur d'un Officier est d'une grande délicatesse, & qu'il faut peu de chose pour l'ateindre jusqu'au vif. C'est là l'idée que l'on en a dans le Monde, & sur tout dans le Service. Il ne s'agit donc pas proprement ici d'apporter des Règles Philosophiques, ou Chrétiennes sur le véritable Honneur. Ce qu'on appelle Honneur doit se régler sur l'opinion des autres Hommes. *Si je ne me vange pas du moindre affront*, dit un Homme de Guerre, *je ne dois plus me présenter dans aucune Compagnie*,

*pagnie, chacun me tournera le dos; On se retirera dès que je paroîtrai; On évitera de se trouver avec moi, & j'essuierai des mortifications continuelles.*

Quel parti reste-t-il donc à un Officier, regardé par tout avec mépris, de cette manière? S'il est Catholique Romain, il n'a d'autre ressource que celle de se jeter dans un Couvent, & d'y embrasser la Vie Monastique. Mais outre que c'est-là un état bien différent de celui auquel il est acoutumé, je ne sai s'il y seroit tout à fait à couvert du mépris qu'il veut éviter. Je craindrois encore pour lui les piquantes railleries des Religieux eux-mêmes. Il me semble d'avoir lu dans un des derniers Volumes *des Causes célèbres*, qu'un Officier qui avoit reçu des coups de Canne, dont il n'avoit pas tiré raison, prit le parti de quitter le *Casque*, pour prendre le *Froc*. Dès qu'il eut pris l'Habit Religieux, on disoit dans le Monastère, que *la Grace l'avoit chassé du Monde, & l'avoit jetté dans le Couvent à coups de bâton*. Ce trait suffit pour prouver, que l'état Religieux n'est pas même un asile, où l'on soit parfaitement à couvert du mépris & de la raillerie.

Cependant, malgré cette prévention générale, qui a pénétré jusques dans les lieux où l'on fait profession d'être morts au Monde, nous osons avancer que rien n'est plus  
faux

faux & plus injuste que ces deux sentimens de la plûpart des Gens du Monde. Le 1er. qu'une insulte faite à un Militaire lui enlève son honneur; L'autre que le seul moien de le rétablir, c'est de se battre en *Duel* avec celui qui la lui a faite. Je sai bien qu'il est inutile de raisonner avec des Gens qui ne se servent point de leur Raison, & qui ne suivent que les anciens préjugez. Il ne faut point se flater de pouvoir désabuser la multitude, ni prétendre l'éclaircir sur ce qui fait le véritable honneur d'un Officier. Prenant donc le Monde tel qu'il est, je dis cependant que l'on estime & l'on considère un Homme de Guerre, lors qu'avant toutes choses il a donné de bonnes preuves de sa bravoure au Service de son Prince; mais j'ajoute que ce qui augmente beaucoup le respect qu'on a pour lui, c'est lors qu'il est reconnu pour un Homme vertueux, un Homme attaché à sa Religion, & qui prend les Maximes de l'Evangile pour la Règle de sa conduite. Un mérite de cette nature ne sauroit être éfacé, ni même obscurci par quelque affront que lui aura fait un Etourdi. S'il y a du deshonneur là dedans, il doit tout être pour celui qui a fait l'insulte. Un Homme sage, tel que nous venons de décrire cet Officier, ne doit rien perdre à demeurer tranquile. Les honnêtes Gens l'en estimeront d'avantage.

s'il

s'il fuit encore ici les Préceptes de l'Évangile.

*Quand vous vous serez bien déclaré pour votre Religion, dit un Auteur célèbre, le Monde même, tout corrompu qu'il est, n'exigera point de vous l'observation de ses Maximes, & ne trouvera pas mauvais que vous vous en dispensiez. Le Monde ne peut souffrir ceux qui suivent les Maximes qui favorisent la Mollasse & la Volupté, & qui se dispensent de celles qui demandent de la vigueur & du courage. Mais on ne trouve point mauvais qu'un Homme hautement déclaré pour mener une vie Chrétienne, & qui en fait profession publique, ne se vange pas d'une injure. Au contraire, on le blameroit, s'il en avoit usé autrement, de sortir ainsi de son caractère, & au lieu de louer sa vigueur, on se moqueroit de son inconstance.*

Mr. BARBEIRAC nous apprend que le Marquis de RUVIGNI, qui étoit sorti de France pour cause de Religion, & qui fut depuis Comte de Gallowai, ayant été appelé en Duel par un autre Gentilhomme, lui répondit, *Qu'il gardoit sa vie & son Epée pour de meilleures occasions.* Ce refus ne donna pas la moindre atteinte à sa réputation. On dit la même chose de Mr. De la Caillemotte son Frère, Colonel d'un Régiment en Angleterre. On lui fit aussi un Appel, peu de tems avant la Bataille de la Boins. Il répondit sans détour que la Religion, dont il faisoit gloire

d'observer les Loix, lui défendoit de l'accepter ; Mais qu'au premier jour on iroit aux Ennemis, & qu'il défioit son Homme de faire mieux que lui pour la défense de sa Religion & de son Prince. Son honneur ne fut pas non plus le moins du Monde entamé par cette Réponse. Nous en avons donné la raison : Ces deux Messieurs étoient sorti de France, par un principe de Religion, & ils agissoient conséquemment, en refusant l'Appel. Un Officier, qui fait une profession ouverte de suivre toujours les Maximes de l'Évangile, risque donc peu dans ces occasions, sur tout s'il a le bonheur d'avoir bien établi sa réputation du côté de la bravoure. S'il est connu sur le pié d'un Homme de courage, qui s'est signalé dans plusieurs occasions périlleuses, son honneur est tout à fait à couvert, quoiqu'il refuse de se prêter à ces querelles particulières.

On nous a conservé une Conversation de Mr. *Arnaud* avec un Officier, qui viendra bien à l'apui de ce que nous venons d'établir. Le Militaire avoit eu ce qu'on a jugé à propos d'appeler *Une Affaire d'honneur*. Il s'étoit battu en *Duel*, & avoit tué son Homme. Quelque tems après il se retira à *Port Royal*, où il essaia de s'excuser le mieux qu'il pût auprès de ce rigide Directeur.

*Quel parti voulés vous que preme un pauvre Gentilhomme dans les circonstances où je me suis trouvé*

trouvé, disoit l'Officier? Vous savez les Loix de l'Honneur. „ Je sai encore mieux les Loix du Christianisme, répondit sévèrement Mr. „ *Arnaut*. Vous aviez un moien d'éloigner „ de vous tout soupçon de lâcheté; c'est de „ vous bien battre à la Guerre. C'est là que „ la bravoure est dans sa place. Le Monde, „ tout injuste qu'il est, n'acusera point de „ lâcheté un Officier qui évite les *Duels*, si „ cet Officier fait son devoir dans l'ocasion „ au Service de son Prince, & de sa Patrie. „ On distingue aisément la poltronerie d'a- „ vec la Religion & la Sagesse. Suposons „ qu'un Homme de Guerre, non seulement „ brave dans les Combats & dans les Siéges, „ mais honête Homme, & bon Chrétien „ dans le cours de sa conduite, vienne à „ refuser un *Duel*, il n'y aura personne qui „ n'interprète bien ses motifs, & qui ne ju- „ ge que ce qui l'arrête est le même senti- „ ment de Religion, qui est la Règle de tou- „ tes ses autres actions. Mais j'avoue qu'un „ Débauché qui éviteroit de tirer l'Epée dans „ la même ocasion, seroit soupçonné juste- „ ment d'être un Poltron & un Lâche, par- „ ce qu'il n'est pas naturel de croire que „ l'amour du devoir le conduise alors, lui „ qui fait profession d'en violer ailleurs tou- „ tes les Loix. L'important est donc d'être „ honnête Homme & bon Chrétien. On „ ne se trouve jamais exposé à l'infamie,

„ parce que la probité & le Christianisme s'a-  
 „ cordent toujourn avec les Droits du vérita-  
 „ ble honneur.

Malgré toutes ces Autorités, un Officier, qui se trouve dans le cas, vous repliquera, que tous ces beaux raisonnemens n'empêchent pas la multitude de juger toujourn suivant la prévention ordinaire, & qu'il n'en est pas moins perdu d'honneur dans son Régiment, s'il ne suit pas exactement les Maximes des Gens de Guerre. Il y a plus : Il ne s'agit pas seulement d'un vain honneur, que l'on peut regarder comme de la fumée; mais il vous représentera; qu'il n'y va pas moins que de son établissement; que les autres Officiers refuseront de servir avec lui; que les subalternes mêmes lui feront sentir, d'une manière humiliante, qu'il n'est plus digne de les commander, & que le résultat de ce mépris, c'est la perte de son Emploi, qui est cependant la seule ressource qu'il ait pour subsister, lui & sa famille.

Il faut convenir que c'est là la plus rude épreuve où se puisse trouver un Homme de Guerre, la plus propre à le jeter dans quelque fausse démarche. Après avoir ainsi mis les choses au pis, si l'on demande comment un Officier doit regarder cette situation délicate, la réponse est que s'il est bien rempli des principes de sa Religion, il doit se dire  
 qu'il

qu'il se trouve dans le cas de persécution , où un Chrétien doit tout abandonner pour l'Évangile. On sait qu'outre le Martire des Dogmes, il y a aussi le Martire de la Morale, qui demande bien autant de vertu & de courage que l'autre, & auquel nous sommes également apelés. L'obligation de souffrir pour les Loix de l'Évangile, quand l'occasion s'en présente, est indispensable. Les Préceptes de la Religion ne lui sont pas moins essentiels que ses Dogmes. Il seroit même aisé de faire voir que les Vérités de la Religion ne nous sont enseignées que pour servir de fondement aux Règles de nôtre conduite. On renonce donc véritablement à la Religion, quand on suit des Maximes contraires à celles de J. C. & sur tout qu'on les apuie, qu'on les fait valoir dans toutes les occasions. C'est là une véritable Apostasie; C'est là avoir honte de J. C. & de son Évangile.

Un Chrétien doit donc se conduire sur ce Principe, Dès qu'il se trouve apelé à souffrir pour les Loix de l'Évangile, il doit se dire que la Terre est un lieu d'épreuve, qu'un Disciple du Sauveur doit regarder comme peu de chose, tout ce qui est renfermé dans le court espace de cette vie. Il doit faire son Capital de cet état permanent qui doit suivre la mort, & rapporter tout à ce grand Objet. S'il fait se résoudre généreuse-

ment à affronter le mépris & la misère, pour faire sentir aux autres Hommes qu'il est bien persuadé de l'équité des Loix de l'Évangile sur le pardon des injures, le voilà au rang de ceux qui sont *persécutés pour la Justice.* \*

J. C. dit que *le Royaume du Ciel leur appartient.* Ils seront infailliblement admis dans le séjour de la félicité. Ce n'est pas assés de dire qu'ils seront admis dans le Ciel; il faut ajouter qu'ils y occuperont les places les plus distinguées. Le Sauveur leur dit dans le même endroit, *Réjouissez vous, car votre récompense sera grande dans le Ciel.* \*\*

On demande, si dans la vie à venir il y aura différens degrés de gloire. La Raison nous conduit déjà à en reconnoitre. Elle nous dit qu'il est digne de Dieu que celui qui a plus fait, soit aussi plus récompensé, que la Vertu la plus parfaite soit dans le plus haut degré d'élévation: Et nous ne concevons pas que la Vertu puisse être portée plus loin que lors que l'on remplit son devoir, malgré la honte & la misère que l'on s'atire par là. C'est là une Vertu tout à fait héroïque. La plus noble de toutes les récompenses doit donc être destinée à des sentimens si sublimes. Si l'Écriture ne s'explique pas d'une manière bien précise sur les degrés de gloire, elle nous insinue au moins dans divers endroits

\* Math. V. 10. I. Pierre III. 14.

\*\* Math. V. 12.

endroits que les places les plus honorables seront pour ceux qui ont soufferts de leur attachement à leur devoir. Elle nous fait assez comprendre que la prééminence sera pour eux. Voilà les glorieuses prérogatives destinées à ceux qui savent sacrifier leur propre honneur à celui de la Religion; à ceux qui ont fait une ferme résolution d'agir toujours en Chrétiens, quoi que le Monde en puisse dire, quoi qu'ils en puissent souffrir, & de ne jamais démentir cette glorieuse qualité.

Malheureusement cette noble ambition, ces sentimens si élevés se trouvent rarement dans les Gens de Guerre. La Gloire du Monde les touche plus vivement que la Gloire du Ciel, & ils ne sont pas tentés d'en acheter les premières places aux dépens de leur honneur, & de leur intérêt mondain. La plupart pensent comme *Bussi Rabutin*, qui écrit à Mad<sup>e</sup>. de Sévigné, *Je veux aller au Ciel, mais pas plus haut.* Mais il est bon d'avertir ceux qui pensent de cette manière, que quand on ne veut faire que ce qui est absolument nécessaire pour parvenir au Ciel, on risque fort de le manquer. On se permet alors bien des choses capables de nous en exclure. Pour ne point sortir de notre sujet, je n'en veux d'autre preuve que les illusions que l'on se fait sur la Matière du *Duel*, & du *Point d'honneur*. Un Officier qui a les mains teintes du sang de son Frère, vous dira d'un air fort

assuré que Dieu ne le donnera pas pour avoir voulu conserver son honneur. *L'intention de Dieu, dit-il, n'est pas que je vive dans l'injanie. Je n'approuve point les Loix du Monde sur la vengeance; mais je n'ai pas pu me dispenser de les suivre. Le Juge du Monde ne sauroit me condamner sur ce que j'ai eu à cœur ma réputation.*

Mais à présent que cet Officier est de sang froid, faisons lui envisager son Action dans son véritable point de vue. Premièrement Dieu nous a défendu expressément la vengeance, Sans parler de tout ce que J. C. nous a prescrit sur le support de injures dans son Sermon sur la Montagne, ST. PAUL dans l'Épître aux Romains nous dit formellement que nous ne devons jamais nous vanger nous mêmes, parce que *la vengeance appartient à Dieu. C'est à moi que la vengeance appartient, dit le Seigneur, & c'est moi qui punirai.* \* Que l'on se figure un grand Prince qui, pour montrer son affection pour un de ses Sujets, lui diroit qu'il va faire publier dans tous ses Etats, que quiconque l'outragera sera compté avoir offensé le Roi lui même, qu'il prend sur lui tous ces afronts, toutes ces injures, mais qu'il exige en même tems de ce sujet une condition, c'est qu'il lui remettra le soin de se vanger. Où est le sujet qui osât refuser une semblable condition? S'il paroïssoit s'en faire de la peine, le Prince le regarderoit avec le dernier mépris. Bien loin de vouloir

\* Rom. XII. 19.

être encore son Protecteur, il lui défendrait de jamais paroître devant lui. C'est là notre cas. Il y a plus encore. En voulant nous faire raison nous mêmes, nous nous arrogeons les droits du Souverain. Non seulement nous rejettons sa protection, mais nous nous rebellons contre son Tribunal. La seule Autorité de Dieu doit donc absolument arrêter nos desirs de vengeance. On vous dit que Dieu vous oblige de pardonner, & qu'il se charge de punir votre Agresseur. Vous répondez que l'injure est trop grande pour la laisser impunie, Mais vous ne prenez pas garde que c'est précisément parce qu'elle est grande, qu'on vous cite l'Autorité de Dieu. Votre intérêt, votre gloire, tout demande que vous la vangiés. Mais la Gloire de Dieu demande, d'un autre côté, que vous lui laissiez cette fonction. En punissant vous même cette injure, vous ôtez donc à Dieu sa Jurisdiction. Si vous lui aviez remis vos intérêts, il auroit puni votre Ennemi ; mais les choses ont changé par votre vengeance d'éclat. C'est vous qui êtes devenu à présent le principal objet de son ressentiment.

Voici un second Raisonnement, qui n'est pas moins propre à jeter le trouble dans la Conscience d'un Homme qui s'est porté à de semblables violences. Les Loix du Monde sur le *Point d'honneur* choquent tout à fait la Raison, & elles sont funestes à la Société. On

convient, d'un autre côté, que les Loix de Dieu qui nous défendent de nous vanger nous-mêmes sont très sages, très raisonnables, tout à fait conformes au bien public. D'ailleurs Dieu a toute l'Autorité requise pour nous commander, & les Hommes du Monde n'ont aucun titre pour nous prescrire leurs Maximes. Cependant sur l'article des Injures, nous négligeons absolument les Loix de Dieu. Nous les laissons à quartier, quand nous avons été offensés, & nous allons même quelquefois jusqu'à les combattre. Et tandis que nous marquons tant de mépris pour les Loix de notre Maître, nous nous figurons que Dieu aura beaucoup de respect pour les Loix que nous avons faites, pour opposer aux Siennes. *Dieu ne nous donnera pas, dit-on, pour avoir voulu conserver notre honneur. Puis que les Hommes veulent absolument que, dans de certains cas, on tire raison d'un affront, à la pointe de l'Epée, le Ciel aura beaucoup d'indulgence pour ceux qui se sont vus obligés à en venir à ces voies de fait.* C'est-à-dire que Dieu aura beaucoup d'égard, de déférence pour les Loix qu'il nous a plu d'établir sur les Injures, & qu'il nous permettra bien de ne faire aucune attention à ses Ordres, & de les fouler aux pieds. Voilà le raisonnement sur lequel on ose se flater qu'une vengeance d'éclat ne nuira point au Salut.

Oposons présentement à ces faux raisonnemens, ou plutôt à ce renversement de Rai-  
son

son, les sages Réflexions d'un Homme de Guerre qui, après avoir donné des preuves incontestables de son Courage dans les véritables occasions, veut suivre les Maximes de l'Évangile sur le pardon des Injures, quoi qu'il puisse lui en coûter, du côté de l'honneur & de la fortune. Supposons que cet Officier soit du nombre de ceux qui pour suivre la pureté de l'Évangile ont quitté leur Patrie & leurs Biens, & sont venus chercher un asile dans les Pais Étrangers; on voit beaucoup de Gens de Guerre de cet ordre. Cet Officier Réfugié croit donc que pour être semblable à lui-même, pour avoir une conduite uniforme, il doit aussi suivre les Règles de la Religion Chrétienne sur la vengeance. Il ne croit point pouvoir s'assurer de son Salut sur le sacrifice qu'il a fait à sa Religion, en abandonnant tout pour elle, à moins qu'il ne sanctifie encore ses souffrances, & qu'elles ne soient soutenues par une vie Chrétienne. N'étant point porté à se flater, voici comme il raisonne sur cette matière.

On a la délicatesse de ne vouloir rien avoir de commun avec une Religion dont les Cérémonies nous paroissent tenir de l'Idolatrie. Mais le Culte que l'on rend au *Point d'honneur*, dans le Monde, doit nous blesser d'avantage. C'est le Paganisme le plus dangereux, puis qu'on va jusqu'à sacrifier plusieurs Victimes humaines à cette Idole. Dans la Persécution,  
dit-il

dit-il encore , on peut abandonner ses Biens & sa Patrie , par des principes fort diférens. On peut se déterminer , à cette courageuse démarche , par crainte de Dieu , par respect pour la Vérité ; Mais on peut aussi faire ce sacrifice par des motifs humains. Le *Point d'honneur* y peut entrer pour beaucoup. L'abandon de sa Religion , sur tout quand elle est persécutée , a toujours été regardé comme une action lâche & honteuse. Tout le Parti regarde , avec le dernier mépris , ceux qui quittent la Religion de leurs Ancêtres. Il n'y a pas jusqu'à ceux du Parti contraire , dont nous ne craignons les jugemens dans ces occasions. Les honêtes Gens d'entr'eux jugent d'une manière fort désavantageuse , de ceux qui suivent en esclaves la Volonté du Souverain , au lieu que la fermeté d'un Chrétien , qui ne se laisse ébranler , ni par les promesses , ni par les menaces , est estimée par tout. Dans tout ce que j'ai sacrifié dans ma Patrie , continue ce sage Officier , peut-être que j'ai été le Martir de la Vanité & du *Point d'honneur*. Pour m'assurer donc , si je suis capable de faire quelque chose pour Dieu , il faut voir comment je me conduirai dans ces occasions où l'Evangile m'ordone une chose , dont l'exécution me fera regarder avec mépris par les autres Hommes. J'ai été insulté ; Dieu veut que je pardone , & le Monde veut que je me vange. Si je sai mépriser cette fausse gloire que les Hommes ont attachée

chée à une vangeance d'éclat, me mettre au dessus de la honte & de l'ignominie dont-ils me menacent si je pardone un affront, je puis alors, sans témérité, avoir quelque assurance de mon Salut. Dans tout ce que j'avois fait de bonnes Actions jusqu'.ci, j'y avois toujours trouvé une aprobation & des louanges, de la part des Hommes, fort propres à me les rendre suspects. Quand on agit pour avoir l'estime publique, J. C. dit qu'on a déjà touché sa récompense. Mais voici une heureuse circonstance pour me rassurer à cet égard. En demeurant fidèle à Dieu, j'essuie le mépris du Monde. Après tout, pourquoy m'arêter aux jugemens des Hommes, puis qu'ils se trompent grossièrement sur cet Article. Leur opinion vaine & injuste, ne l'emportera jamais dans mon Esprit sur les Ordres de Dieu. Je m'en tiens uniquement à son Jugement. Pourvu qu'il soit content de moi, peu m'importe de perdre une aprobation aussi frivole, aussi passagère que celle des Mondains. Je me mets donc audessus de tout ce qu'ils peuvent dire, pour me détourner de l'obéissance que je dois à mon légitime Maitre. Un Homme qui a l'Esprit assez élevé pour se conduire sur de semblables principes, peut être exposé à la pauvreté & au mépris; mais il faut convenir que la paix de l'Ame, le calme de la Conscience dont-il jouit, & l'assurance du bonheur à venir doivent bien adoucir la situation où il se trouve,

Ces

Ces Réflexions font fort Chrétieñes, dira-t-on. C'est là une Méditation pieuse qui feroit fort bien dans un Livre de Dévotion ; mais qui n'est pas tout - à - fait à sa place dans la bouche d'un Homme de Guerre. Je répons que cet Homme raisonne en Officier Chrétien. On a tort de séparer ces deux Relations, je veux dire celle d'*Officier*, & celle de *Chrétien*, comme on le fait ordinairement. Cet Homme de Guerre a été enrôlé dans la Milice de J. C. avant que de prendre parti dans le Service d'un Prince. Ce premier engagement doit toujours subsister, & même tenir le premier rang. C'est inutilement que l'on essaie de distinguer le *Soldat* du *Chrétien*. Comme Chrétien, dit-on tous les jours, on fait bien que cet Homme-là doit pardonner ; mais comme Homme de Guerre, il doit tirer raison des Injures. C'est là une distinction frivole, qui ne sauroit sur tout se soutenir au jour du Jugement. Il est clair au moins que le sort de l'un entraînera nécessairement le sort de l'autre. On peut appliquer ici ce mot tant de fois répété ; *si le Prince est donné, que deviendra l'Archevêque ?*

GENÈVE ce 15. Février 1740.

LETTRE



## L E T T R E

A MONSIEUR DE SANDOZ, *ancien Doïen de la Vénéralle Classe, & très digne Pasteur à NEUCHATEL, sur les progrès de la Conversion des Juifs, & sur les Missions Protestantes de Tranquebar & de Madras.*

M O N S I E U R.

UN véritable Ministre de JESUS-CHRIST, tel que vous, apprend touÿours, avec un plaisir conforme à sa Pieté, les progrès que fait, chez les *Juifs* & chez les *Paiens*, l'Evangile qu'il annonce parmi les Chrétiens, & auquel il rend temoignage par sa Vie éxemplaire, ainsi que vous le faites, d'une manière si édifiante. C'est ce qui m'engage à me donner l'honneur de vous faire part, comme je l'ai fait ci-devant à Mrs. vos Illustres Collègues, des Nouvelles que j'ai reçues, depuis peu, concernant la suite des Travaux du Pieux Mr. CALLENBERG, pour la Conversion des *Juifs*, & de ceux des Missionaires Protestans de la Côte de *Coromandel*.

Mr. CALLENBERG, Professeur en Philosophie & présentement aussi Professeur en Théologie

logie à *Halle*, avoit donné au Public une Histoire de sa pieuse Entreprise, pour la Conversion des *Juifs*, & des suites heureuses qu'elle avoit eu, par la bénédiction de DIEU, depuis 1728. jusques au milieu de 1736. Dès lors, & déjà en 1738. il a publié, sous le Titre de *Rélation*, tout ce qui s'est passé à l'égard de ses soins charitables, en commençant vers la fin de Mai 1736. où finissoit l'Histoire de ce qui avoit précédé. Cette première Histoire, divisée en seize petites Parties, concernoit les *Juifs* & les *Mahometans*, & forme, suivant Mr. *Callenberg*, un premier Période. Il considère, comme un nouveau Période, tout ce qui s'est fait depuis, non seulement parce qu'il ne s'agit plus que des *Juifs*, mais aussi parce qu'il y a à présent trois Missionnaires, au lieu qu'il n'y en avoit auparavant que deux. Voilà les raisons qui l'ont engagé à changer le Titre de son Ouvrage. C'est sous ce nouveau Titre de *Rélations*, qu'il en a déjà paru quatre, de l'Imprimerie de l'*Institut Judaïque de Halle*. Les deux premières parurent en 1738. & les deux autres en 1739.

L'on y voit l'augmentation des soins empreffés, de Mr. *Callenberg* & de ses Missionnaires, en faveur des *Juifs*; une plus abondante distribution de petits Traités sur la Religion Chrétienne, & sur tout du Nouveau Testament, en *Hébreu-Allemand*, qui a été imprimé par parties séparées. Mais ce qu'il y a de plus  
curieux

curieux & de plus édifiant, dans les deux Relations imprimées l'Année dernière, c'est le Récit de la Conversion de deux Rabins, dont le plus jeune, encore Catéchumène, se joignit dès le Printems de 1737. aux deux Missionnaires de Mr. Callenberg, pour visiter ses Frères selon la Chair, & pour les inciter à prêter l'Oreille aux Paroles du Salut, que DIEU leur fait offrir par le Canal de ces pieux Chrétiens.

Rien n'est si touchant, que les Prières, que ces deux Rabins, présentoient à DIEU, dans le tems qu'ils travailloient à s'éclairer sur leurs doutes & sur les difficultés, qui se présentoient dans leur recherche, touchant la venue du MESSIE, & la vraie Nature de son Règne. DIEU a beni leurs intentions sincères : Les soins qu'ils se sont donnés de conférer diligemment les Ecritures, les conversations édifiantes & instructives des deux Missionnaires de l'*Institut Judaique*, & la Grâce de DIEU, engagèrent enfin ces deux Docteurs Juifs à donner gloire à la vérité, & ils lui ont rendu témoignage, non seulement en se déclarant en faveur de la Religion Chrétienne, mais principalement en se convertissant de tout leur cœur à DIEU.

Cette Conversion est d'autant plus admirable, surtout à l'égard du dernier, qu'il s'étoit fortement opposé aux Missionnaires de Mr.

Z

Callenberg,

*Callemberg*, qu'il les avoit maltraité de paroles, & qu'il avoit témoigné du mépris & de l'horreur pour les Livres qu'ils distribuent aux *Juifs*. Il revint cependant de sa prévention, après en avoir lû quelques uns & y avois fait assez d'attention, pour s'apercevoir que la Doctrine n'étoit pas telle qu'il l'avoit crû d'abord.

Comme les *Juifs*, en général, ne lisent guère que le *Pentateuque*, que la plupart même n'entendent pas, & que les Savans d'entre eux ne s'occupent presque que de la lecture & des Disputes du *Thalmud*, les Missionnaires de Mr. *Callemberg* font tout ce qu'ils peuvent pour inciter tous les *Juifs*, tant savans qu'ignorans, à lire soigneusement les Livres de l'*Ancien Testament*. Ils saisissent toutes les occasions qui se présentent pour leur faire sentir le besoin extrême que tous les Hommes ont d'un Rédempteur. Ils leur montrent, par MOISE & les Prophètes, quel il doit être, & quelle est la voie qu'il a plû à DIEU de choisir, pour tirer les Hommes de l'état malheureux, où ils sont naturellement, avant leur Régénération, c. a. d. avant qu'ils soient véritablement reconciliés avec DIEU.

C'est en conséquence d'un dessein, qui a uniquement pour but la Gloire de DIEU & le Salut des *Juifs*, que Mr. *Callemberg* leur fait distribuer gratis le *Vieux Testament*, par parties

sifs, depuis 1737. imprimé en *Juif-Allemand*. On continue aussi à leur distribuer de même les Livres du *Nouveau Testament* & plusieurs petits Traités destinés à éclaircir divers endroits de la Loi & des Prophètes, aussi bien qu'à déprévenir la Nation sur les préjugés qui les retiennent dans l'incrédulité.

Il a plu à DIEU de répandre sa bénédiction sur les soins de Mr. *Callenberg* & de ses Missionnaires, en sorte que les *Juifs* se déprévenant peu à peu, paroissent moins remplis de haine contre la Personne de NÔtre Seigneur, & contre le Nom Chrétien; & que même une grande partie d'entr'eux témoigne des dispositions en faveur de la Religion Chrétienne; outre plusieurs Particuliers qui l'embrassent journellement: C'est sur quoi la suite des Relations de Mr. *Callenberg* instruira amplement le Public; de sorte que tous ceux qui desireront l'avancement du Règne du Seigneur JESUS, auront lieu d'admirer sa Misericorde envers la Race des Anciens Patriarches, & de lui en rendre à jamais leurs Actions de grâces.

Mais si le SEIGNEUR commence de manifester sa Grace aux *Juifs*, d'une manière plus générale & plus efficace, qu'il ne l'a fait depuis le tems des Apôtres; il n'en fait pas moins envers les PAIENS. C'est ce que

nous aprenons avec joie , par la suite des *Rélations* du Savant & pieux Mr. FRANCK , Professeur en Théologie à *Halle*.

On voit en éfet , par les trois dernières *Rélations* des *Missions de Tranquebar & de Madras* , que les progrès de ces Missions , vont en augmentant , quoi qu'un peu plus lentement , que le zèle des Fidèles ne le voudroit. L'on a déjà remarqué dans le Journal d'Octobre dernier , que le nombre des *Néophites* de la *Mission de Madras* , étoit d'environ 500. vers la fin de 1737. Mais la *Mission de Tranquebar* fut augmentée cette même Année de 374. Personnes , y compris 109. Enfans bap-tisés : Desorte que l'entiere somme de l'Eglise des *Neophites* de *Tranquebar* & des six Contrées , nommées , suivant la prononciation Allemande , *Majabouram* , *Tirouppalatourey* , *Tanschour* , *Madewapadtnam* , *Madagacondi* & *Marawa* montoit sur la fin de 1737. à 1495. Personnes , & Mr. Franck écrit tout récemment qu'ils étoient augmentés pendant l'Année 1738. de passé 600. On a appris que deux Missionnaires étoient morts. Le premier à *Tranquebar*. Il se nommoit CHRETIEN FRIDERICH PRESSIER , & il est décédé le 15. de Fevrier 1738. L'autre est mort à *Cudulur* le 27. Mai 1738. V. Stile. Il se nommoit JEAN ANTOINE SARTORIUS , & étoit  
Collègue

Collègue de Mrs. BENJAMIN SCHULTZ , & JEAN ERNEST GEISER , à *Madras*. Ce dernier & Mr. *Sartorius* étoient à *Cudalur*, pour y établir une nouvelle Mission, suivant les desirs de la *Société de Londres pour l'avancement de la Connoissance de CHRIST*.

Cette perte, quoi que très considérable , a été réparée en partie par trois nouveaux Missionnaires, savoir Mrs. GOTTFRIED GUILLAUME OBUCH, JEAN CHRÉTIEN WIEDERBROCK & JEAN BALTHASAR KOHLHOF. Ils arrivèrent vers la fin du Mois d'Août 1737. à *Tranquebar*. & ils furent, par la grace de DIEU, sur la fin de la même Année, en état d'annoncer l'Évangile en Langue *Malabar*.

Trois autres Missionnaires. qui depuis peu sont partis pour *Madras* & *Tranquebar*, contribueront aussi, avec le secours du SEIGNEUR, à reparer la perte de Mrs. *Pressier* & *Sartorius*, & suppléeront, en cas de besoin, à ceux des plus anciens Missionnaires, qui pourroient venir à manquer.

Cependant la perte que les Missions de *Madras* & de *Cudalur*, ont fait en la Personne de Mr. *Sartorius*, ne sera pas sitôt réparée. En effet cet habile Homme, outre les fonctions ordinaires & indispensables que son Emploi de Missionnaire, lui imposoit, s'occupoit aussi à recevoir, avec toute l'exaétitude possible, la troi-

sième Edition de la Version Malabare du *Nouveau Testament*, qu'on mit sous la Presse à *Franquebar*, vers la fin de 1737. Il acheva & augmenta considérablement, pendant la même Année, le *Dictionnaire Malabare*, que Mr. ZIEGENBALG avoit commencé & continué quelque tems : Enfin Mr. Sartorius travailloit à une ample Collection concernant l'Idolatrie, les Cérémonies & les Coutumes des *Indiens*. Il avoit même, pour se mieux mettre au fait là-dessus, non seulement lû plusieurs de leurs Livres ; mais il avoit dessein, pendant qu'il étoit encore à *Madras*, d'avoir quelque part un endroit propre à recevoir les Savans *Indiens* & *Brachmanes*, pour s'entretenir amicalement avec eux sur des Matières de *Philosophie* & de *Théologie*. En attendant, il avoit commencé une Correspondance Littéraire avec deux habiles *Brachmanes*. Ceux-ci présentèrent diverses Questions par écrit à Mr. Sartorius, auxquelles il répondit de même. Voici ces Questions, dans l'ordre qu'il les raporte.

1. *Ils n'avoient rien à objecter contre l'appellation du Père & du St. Esprit ; mais ils demandoient pourquoi la seconde Personne dans la Divinité s'appelle FILS, & s'il n'y auroit pas quelque expression plus convenable ?*

2. *D'où & comment MOÏSE avoit sù l'ordre de la Création ?*

3. *Si Moïse attribue lui même cela à une Inspiration*

ration Divine & à une Révélation extraordinaire de DIEU? Et s'il raporte un commandement exprès de DIEU pour écrire de telles choses?

4. Comment la Tradition orale, depuis la Création jusqu'à Moïse ( qui est une espace d'environ 2500. ans ) a-t-elle pu suffire, & être transmise d'une manière sûre?

5. Comment le premier, le second & le troisième Jour ont-ils pu être, suivant la Genèse, puis que le Soleil ne fût créé qu'au quatrième jour?

6. DIEU n'étant pas l'Auteur du Péché; comment est-ce que la première pensée pécamineuse a pu se former dans l'Homme, sans la Volonté de DIEU, \* ou sans son Opération?

7. Moïse & Josué étant regardés comme Auteurs des Livres, qui portent leur Nom, comment leur mort a-t-elle été écrite à la fin de ces Livres puis qu'ils ne pouvoient écrire après leur mort? Ne paroît-il pas plutôt de là que ces Livres ont été écrits après eux, par d'autres Auteurs?

8. Pourquoi Josué parla-t'il au Soleil? Croïoit-on autrefois que le Soleil étoit une Créature vivante & intelligente, ainsi que les Brachmanes le pensent encore à présent?

9. La Description de tant de Guerres, de Massacres, de Destruction de plusieurs Peuples, le récit des Crimes de diverses Personnes; tout

Z 4

cela

\* Mr. Sartorius dit que les Brachmanes établissent un Eternel Karman, c'est à dire Fatum, tant à l'égard des bonnes que des mauvaises Actions des Hommes.

*cela ne paroît-il pas contraire à la Sainteté d'un Livre de Loix, & devoit-il y paroître ?*

10. *Comment peut on prouver, que le Monde n'est pas plus ancien, que d'environ cinq mille sept cent ans ; puisque, les Fables & les Calculs incertains des Brachmanes mis à part, ils avoient trouvé, après beaucoup de recherches, que le Calcul le plus modique va à vingt mille ans ; quoi qu'à la vérité ils n'aient point d'Histoire régulière ou de Chronique, que tout au plus depuis environ quatre mille ans.*

11. *Comment peut on prouver l'Histoire de CHRIST, & celle de l'Origine de la Religion Chrétienne ; & de sa propagation ?*

12. *Quelles Raisons peut on alleguer pour prouver, ou pour détruire le Récit qu'on fait du Martire de St. THOMAS, arrivé, dit-on, dans ces Pais à Mailapur ?*

13. *D'où vient que la Religion Romaine & son Culte, sont contraires à la Bible, en plusieurs Points considérables ?*

Les Réponses de Mr. Sartorius, pour éclaircir suffisamment toutes ces Questions des Brachmanes, étoient trop étendues, ainsi il ne les a pas rapportées, mais il s'est contenté d'en indiquer deux.

La première Réponse de Mr. Sartorius concerne l'origine du péché, & regarde la 6<sup>me</sup>. Question : Elle porte ; *Que l'Homme, par l'abus de sa liberté naturelle, s'est détourné lui même de DIEU, & a pris plaisir au mal.*

La seconde Réponse regarde la 7<sup>me</sup>. Question ; & Mr. Sartorius, dit, *que les derniers Chapitres des Livres de Moïse & de Jofué ont été ajoutés par d'autres Ecrivains Sacrez.*

Quelques Mois après un autre Brachmane, incité par l'exemple des précédents, proposa aussi quelques Questions par écrit à Mr. Sartorius. Il y répondit demême. Vous ne serés pas fâché, *Monfieur*, de voir encore ici ces Questions.

1. Où étoit DIEU, & comment étoit il avant qu'il eut crée le Monde ?

2. Le Ciel, la Terre, & le dessous de la Terre ; les Anges & les Ames sont ils créés, ou sont-ils de toute éternité ?

3. Les Anges & les Ames humaines sont-ils mortels ou immortels ?

4. Où & comment l'Ame peut elle jouir de la Gloire, ou souffrir des peines, après qu'elle est séparée du Corps ?

5. Les Bons & les Méchans seront ils heureux ou tourmentés, chacun selon ses Oeuvres, d'abord après la mort ; & les Récompenses & les Peines seront elles semblables, ou seront elles différentes en degré & en mesure ?

6. JESUS CHRIST viendra-t-il au Jugement, avec le même Corps & dans la même forme, qu'il avoit prise à sa naissance, & qu'il avoit, quand il souffrit la Mort ?

7. Le Ciel, la Terre, & tout ce qui est en

*eux sera-il anéanti, après le Jugement dernier, ou subsisteront-ils encore?*

8. *En quel endroit du Monde CHRIST paroitra-t-il, quand il viendra pour le Jugement?*

9. *Comment les Ames peuvent-elles entrer dans leurs Corps, au tems de la Resurrection des Morts?*

10. *Le Péché subsistera-t-il après le dernier Jugement, ou sera-t-il anéanti?*

11. *Les Anges & les Hommes habiteront-ils & jouiront-ils ensemble d'une même Gloire, dans le séjour de la Felicité; Ou seront ils en divers lieux, & jouiront-ils d'une Gloire différente?*

12. *Les Anges & les Créatures heureuses, seront-ils avec DIEU, en conservant leur Nature, ou seront-ils entièrement changés & confondus en celle de DIEU?*

La plûpart de ces Questions viennent des diférens sentimens que les *Brachmanes* ont de la Nature des Esprits & de l'Âme; sentimens qui forment diverses Sectes parmi eux. Ces Questions, & quantité d'autres qu'on verra dans *l'Histoire des Travaux des Protestans pour la Propagation de l'Évangile*, montrent combien l'imagination de l'Homme est féconde à en former; à quoi elle est encore portée par une idée trop *Antropomorphite* de la Divinité, (s'il m'est permis d'employer ce terme). Mais il n'est pas moins certain  
que

que cette imagination est très peu propre à résoudre ces Questions & ces difficultés, à moins qu'elle n'appelle à son secours l'Entendement pur & la Révélation. Elle s'égare même, dès qu'elle est déstituée de ce double secours, sur des Sujets qui peuvent être suffisamment connus & décidés, pendant cette vie. Le *Vedam* des *Brachmanes* nous en fournit un Exemple des plus frappans.

On voit en effet l'égarement le plus étrange dans l'Abrégé du Livre du *Vedam*, appelé *Jagjur* ou *Jadsur-Vedam*, ou plutôt dans l'Indice des Sections & des Chapitres qu'il contient, que les Missionnaires de *Tranquebar* ont inséré dans leur 46<sup>ème</sup>. Relation.

Ils remarquent que le *Vedam* n'est point un Ouvrage écrit, mais que les *Brachmanes* se l'enseignent par cœur de Père en Fils. Les uns savent le premier Livre, d'autres le second, & d'autres le troisième. Le quatrième, qui traite de la Magie, a été presque mis en oubli, parce que la pratique en est défendue. Il n'y a que quelques Conjurations superstitieuses, qu'ils mettent encore quelquefois en usage.

Le *Brachmane* que nos Missionnaires engagèrent, par une Recompense raisonnable, à leur communiquer le véritable *Vedam*, ne voulut jamais en rien écrire; il se contenta de réciter en leur présence, les yeux fermés, avec un  
grand

grand respect & d'un air fort dévot, ce qu'il en avoit appris de son Père; au lieu qu'il avoit communiqué à ces Messieurs plusieurs Passages du *Sâstram*, c'est-à-dire de leur *Théologie Métaphisique*, écrits de sa propre main. Il étoit si scrupuleux à l'égard du *Vedam*, qu'il détruisoit d'abord dans les Feuilles de Palmier, les Mots qu'il y avoit écrits pour soulager sa Mémoire. Quand on lui en demandoit l'ortographe, il l'indiquoit, ou il écrivoit ces Mots du bout du doigt sur une Table. Ce scrupule de ne point écrire le *Vedam* est cause que l'on en parle très diversement aux *Indes*. Les *Malabares* même, de la Côte de *Coromandel*, appellent ce Livre OERHUDA - MARREY, c'est-à-dire, la *Loi non écrite*.

Quoi qu'il en soit, le *Yâgjur* ou *Jadsur* *Vedam* est divisé en quatre parties. La première, subdivisée en sept Sections, comprend XLVI. Chapitres. Elle traite de l'Univers, depuis *Siwen* jusques à la *Terre*; depuis *Brûma* ou *Brâma* jusques au plus petit Grain de poussière; & depuis le *Dieu* du *Feu* jusques à *Siwen* qui est en haut & en bas. C'est une allusion manifeste à la prétendue *Pericyclose* ou *Circulation* de l'Univers, dont les Anciens *Stoïciens* ont souvent parlé.

La *seconde Partie*, divisée en trois Huitaines, de VIII. Chapitres chacune, traite de l'Ofrande du *Feu*, & des Offices des Castes principales, sur tout de celle des *Brachmanes*.

La *Troisième Partie* traite, en huit Chapitres, de la Gloire du *Soleil* & des *Planetes*; & ils les récitent, en différentes occasions, quand ils lui sacrifient.

La *Quatrième Partie* est une espèce d'abrégé de la *Première*, & renferme trois Chapitres; avec un Supplément en trois autres, qui contiennent diverses formules de Prières & de Conjurations, & finissent par l'énumération des bonnes Oeuvres, à leur manière.

On remarque en général, dans le second Livre du *Vedam*, quelques legers indices d'une ancienne Tradition sur la *Création*, sur le *Chaos*, sur le *Déluge*, & même sur le *Sacrifice d'Abraham*; mais le tout est mêlé d'une infinité de Fables absurdes, dont les *Brachmanes* ont donné au Peuple, quantité de Livres, en diverses Langues de ce Pais-la.

Un exemple suffira, pour faire voir l'absurdité des Fables des *Brachmanes*. Ils disent que l'Habitation de *Cuschtmanda-ruttra*, l'un des Serviteurs de *Siven*, a quatre vingt dix neuf fois cent mille lieues de haut, & neuf fois cent mille de grandeur. Les sept Mondes inférieurs contiennent une espace de Deux Côté, c'est-à-dire, Vingt millions & quatre vingt huit Lacs, ou autant de fois cent mille Lieues. Le premier de ces Mondes luit comme l'Or, le second comme le Saphir, le troisième comme l'Émeraude, le quatrième comme l'Argent, le cin-

quième

quième comme les diverses Couleurs des *Neuf Pierres précieuses* ensemble, le sixième comme l'*Hiacinthe*, & le septième comme les *Perles*. Le fondement de la *Terre* est posé, suivant les *Brachmanes*, sur ces *sept Mondes inférieurs*, & il est large de *cinquante Côté*; dont chacun vaut *Dix millions vingt quatre fois cent mille Lieues*. De sorte que la Base de la *Terre* auroit *cinq cent un milion deux cent mille fois cent mille Lieues*.

C'est à éclairer des Peuples qui ont porté si loin l'égarément de leur Imagination, que la *Société de Londres pour l'avancement de la connoissance de CHRIST*, & celle de *Copenhague*, pour les progrès de l'*Evangile*, travaillent avec succès, par la Grace de DIEU.

Je pourrois, *Monsieur*, ajouter ici très naturellement quelques Particularités sur l'heureux succès des Missionnaires du Pieux Comte de ZINZENDORFF \* ET POTTENDORFF, digne Evêque des *Frères Moraves*, que nous avons vû ici, il n'y a pas longtems : Ces Missionnaires travaillent à éclairer des Peuples chez qui la Raison a été presque éteinte; je veux dire les *Groënlandois* & les *Hottentots*. Mais comme je me flate de recevoir des nouvelles plus circonstanciées des travaux de ces zèlez Serviteurs de DIEU, je les réserve pour un autre tems, s'il plait au SEIGNEUR.

\* L'illustre & zélé Comte de ZINZENDORFF étant venu en Suisse, se rendit à NEUFCHATEL au Mois de Décembre dernier pour entendre prêcher le célèbre Mr C SIERWALD, & pour conoître personnellement ce grand Theologien.

Il ne me reste, avant de finir, que d'ajouter, que la Lettre imprimée de Mr. NEWMAN, dont il a été parlé dans le Journal Helvetique du Mois d'Octobre 1739. page 91. est différente de la Lettre annuelle que la *Société pour l'avancement de la connoissance de Christ* fait distribuer à tous ses Membres. Car celle dont il s'agit contient un ample Catalogue de quantité de bons Livres, que la Société, ou divers de ses Membres, font distribuer gratis au Peuple, & principalement dans les Ecoles de Charité, dont le nombre est fort considérable en *Angleterre*, surtout à *Londres* & *Westmunster*. Vous ne serés pas fâché de voir ici l'*Oraison Dominicale*, en Langue *Telugue*: C'est la même, de la Traduction de l'Evangile selon ST. JEAN, dont il est parlé dans l'endroit du Journal Helvetique que je viens de citer.

## *Le PATER en Langue Telugue.*

**P** *Paramandalamlo unde ma Tendri*  
 Ciel dans qui es NÔtre Père  
*Mijokka namadheiam pudsmppa parunattuganu*  
 Ton nom sanctifié soit  
*Mijokka radschiam rani*  
 Ton Règne vienne lene  
*Mijokka sittam Paramandalamlo schajaparunawa-*  
 Ta volonté Ciel dans comme faite ainsi  
*Bemilonunnu schaiaparunatuganu*  
 Terre dans aussi faite

*Nanatakalugu ma bodsanam maku neru ijendi*  
quotidien nôtre nourit. nous a aujourd. doñez  
mirunnu

*Ma appulawariki memu talinattunwalene*  
nos à débiteurs nous ainsi que remetons ainsi  
vous aussi

*Ma appulú maku talendi*  
Nos detes nous à remettez

*Mammuna schodhanalo prawesimppinpakundi*  
Nous tentation dans introduire lieu ne donnez  
*Aitenò Kidulonundi mammuna ratschintschukondi*  
mais mal du nous sauvez *nannu*  
*Ademante ratschiamunnu balamunnu mahima-*  
Car & le Regne & la Puissance & la Gloire  
*miku enettikenettiki Kaligi undunu, Aunnu*  
vous à au siècle des siècles existant est, Amen

Daignés , *Monsieur* , recevoir , avec vôtre bonté acoutumée , les Vœux sincères , que je présente au Ciel pour vôtre conservation , & regardés , je vous prie , tout ce que j'ai pris la liberté de vous offrir de nouveau & d'interessant dans cette Lettre , comme une marque de la considération & du respect avec lesquels je ferai toûjours

M O N S I E U R .

Neuchâtel le 5.  
Avril 1740.

Vôtre très humble & très  
obéissant Serviteur

B O U R G U E T .



j'ai eu tort d'entretenir un Homme d'Esprit sur ces bagatelles, & de me jeter dans le lieu commun des Sots, pouvant vous parler de l'Académie, qui seule, pour Gens qui pensent, vaut mieux sans doute, que tout le reste. Je vais réparer ma faute, dans cette Lettre & dans les suivantes, & vous entretenir de choses plus importantes, que de ce qu'on voit à la *Comédie*, à l'*Opera* & à *Versailles*.

La plûpart des Mrs. les Académiciens sont de retour de leurs Campagnes, & leurs Assemblées ont recommencé depuis quelque tems. Je les trouve tous fort habiles, & ce qui vaut mieux, fort polis, & fort aimables: Ils me comblent de politesses, & me font trouver le séjour de *Paris* si beau, que je plains ceux qui n'y sont point. J'ai l'honneur d'affister quelque fois à leurs Assemblées: Je suis enchanté de la façon noble dont on y traite les Sciences; sans tumulte, & sans affectation. On ne peut manquer de se former dans une si bonne Ecole, quand même on y entreroit fort ignorant. Je crois, que si je pouvois la fréquenter longtems, je comprendrois à la fin quelque chose. Je vous avoüe, que lors que je vois cet Illustre Corps, & que je pense que l'Esprit étoit autre - fois, & devoit toujours être l'Apapage des Peuples libres, je suis véritablement

ment affligé, de sentir combien nous sommes en arriére avec ce País ci, dans les Arts & les Sciences; les seuls avantages, cependant, qui font respecter une Nation, & qui la rendent admirable aux yeux de la Postérité. Si nous voulons toujours avoir moins d'Esprit, que ceux, qui ont plus d'Argent, que nous, je ne sai sur quel Titre, nous prétendrons être honorés. Nous voions une Societé de Savans Hommes, faire des Expéditions sous l'Équateur, & sous le Pole, comme plus utiles, & par conséquent plus memorables, que celle d'un ALEXANDRE, pendant qu'en bien des País, il se trouve encore des Gens, qui délibèrent fort gravement, si ce n'est pas dissiper l'Argent de l'État, que de sacrifier pour les Sciences, & la Réputation publique la moitié à peu près, de ce que bien des Particuliers dépensent par An, pour l'honneur de leur Maison. Heureux le País, où la Politique comprend, que le Tribut le plus glorieux, est celui, qu'un Adversaire vient paier volontairement! On ne peut manquer de le recevoir, lors qu'on fait convertir un peu d'Argent, en Science & en Esprit. Quand est-ce que le Siécle d'Or arrivera pour nous? Mais passons à autre chose.

Madame DUCHATLET, M. DE VOLTAIRE  
& moi, fûmes voir, il y a quelques jours Mr.

DE REAUMUR à *Charenton*. Cet habile Phisicien nous montra les Ruches artificielles, dont il se fert, pour obliger les Abeilles de laisser voir les secrets de leur Republique. Ce qu'il va publier sur l'Oeconomie de ces Animaux, est admirable, & doit étonner les Savans, autant que les Ignorans. La Conversation, que nous eumes ce jour là, nous aiant conduit à admirer beaucoup la régularité, des petites Loges hexagones, où les Abeilles inettent leur nourriture, & leurs petits, & qu'on nomme *Alveoles*; Mr. de *Reaumur* en prit occasion de me proposer un Problème peu difficile, mais fort curieux; savoir, si les Abeilles construisent leurs *Alveoles* de la manière la plus parfaite, & la plus Géométrique; & si de toutes les figures possibles, elles ont choisi celle où avec le plus d'espace dans l'*Alveole*, elles dépensent cependant le moins de Matière qu'il est possible. La beauté du Problème m'a invité à le résoudre, & à en faire une petite Piece, qu'on m'a fait lire à l'ACADEMIE, & dont voici le précis.

Vous savés, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est surpris de la Régularité de l'Architecture des Abeilles. PAPPUS avoit déjà dit, qu'elles ne pourroient élever un si merveilleux Edifice, sans une espèce de connoissance de la Géometrie: Mais cette admiration, que la simple figure de leurs Apartemens a-voit

voit fait naître , augmentera beaucoup, quand on saura jusqu'où s'étend ce merveilleux ; & *Pappus* auroit été sans doute fort fâché d'apprendre, qu'il - y - a plus de *Géometrie* dans ces petites Demeures, qu'il n'en savoit, lui & son Siècle, puis qu'on y trouve la *Géométrie* des Modernes, & leurs Méthodes, de *maximis* & *minimis*.

Que la *Figure Hexagone* des *Alvéoles* soit la plus avantageuse pour ménager le Terrain, & la Matière ; on l'avoit reconnu par la considération des *Isoperimetres*, qui montrent que l'*Hexagone* est la seule figure, qui permette de ranger d'autres *Hexagones* autour d'elle, en sorte qu'il ne reste point de vuide entre deux, & qui renferme avec le moins de périmètre le plus d'espace. Mais cette figure hexagone du corps de l'*Alvéole*, ne fait qu'une partie de sa structure : On sait, que le fond de ces *Alveoles* n'est ni plat, ni sphéroïdique, mais pyramidal ; Car trois *Rhombes* ou *Losanges* égaux, qui ferment l'*Alveole*, forment, par leur inclinaison mutuelle, un fond creux, en forme de *Piramide triangulaire*, comme vous pouvez vous en convaincre aisément, en jettant les yeux sur un *Raion* de *Cire*. La Question étoit donc, de savoir ; *Pourquoi les Abeilles construisent ce fond pyramidal ? Pourquoi ne se contentent elles pas d'un fond plat, ou d'un fond sphéroïdique ?*

*Et pourquoi forment elles des Losanges , dont les Angles sont d'une certaine grandeur déterminée ? Il a t'il dans cela une raison d'Oeconomie , comme dans le reste ?*

Aiant raisonné sur ce principe de la bonne Architecture , que les Abeilles paroissent suivre , que sans déroger à la commodité du logement , il faut menager le Terrain & la Matière , autant qu'il est possible , je trouve que les Abeilles , ne pouvoient prendre , que des fonds , ou plats , ou piramidaux , formés par trois Rhombes égaux , si elles vouloient observer une Architecture régulière , & ne point perdre mal à propos , de l'espace ou de la Matière , parce qu'en batissant autrement , hors dans le cas des fonds plats , elles seroient obligées de laisser des interstices vuides , entre les deux ordres oposés d'Alveoles , ou bien de donner à chaque Etage son propre fond , au lieu , qu'il ne leur en faut qu'un pour deux Etages oposés : Donnant donc un fond pramidal aux Aveoles , comme l'unique , qu'on puisse emploier pour une structure régulière , voici un Théoreme assés singulier , dont l'Abeille a sù profiter.

*Dans chaque Alveole à fond piramidal , l'espace contenu entre les six pans ou côtés de l'Alveole , & les trois Losanges , qui composent le fond , demeure constant & égal à la capacité d'une Alveole , à fond plat , dont les pans seroient*

soient de la même longueur, que ceux de l'Alveole à fond pyramidal, quels que puissent être les Angles de ces Rhombes dont l'Alveole est formée.

Cela étant l'Abeille construira, tel fond pyramidal, qu'elle voudra, sans diminuer pour cela la capacité de l'Alveole: Le choix de la préférence d'une figure sur toutes les autres, ne doit donc tomber, que sur celle qui demande le moins de Matière: Et vous allés voir, que cela se trouve. Je me suis proposé ce Problème: Une Alvéole étant donnée, déterminer la longueur du côté des Rhombes du fond, pour faire une Cellule, avec le moins de Matière, qu'il est possible: Aiant résolu ce Problème, par la Methode de Maximis & minimis, je trouve, nommant la longueur d'un côté de l'Alveole = 1. la longueur du côté des Rhombes =  $\frac{3}{8}$ ; D'où l'on trouve par le moyen des Tables l'Angle obtus des Rhombes 109. degr. 26. min. Et l'Angle aigu de 70. degr. 34. min.

Or voici ce qu'en dit Mr. MARALDI, dans les Mémoires de l'An 1712. p 308. Chaque base d'Alvéole, est formée de Rhombes, presque toujours égaux, & semblables, qui, suivant les mesures, que nous en avons prises, ont les deux Angles obtus chacun de 110. degr. & l'Angle aigu de 70. degr. Mais Mr. Maraldi ne donne ici que des nombres ronds; car dans

la page suivante, il pose l'Angle obtus de 110. degr. 28. min. & l'Angle aigu 70. degr. 32. min. ce qui ne difere que de deux Minutes, de ce que la Théorie demande, & aiant répété ces mesures sur plusieurs Rhombes, j'ai toujours trouvé ces Angles à une ou deux Minutes près, tels que la Théorie l'exige.

Ce Modèle d'une Architecture si Géométrique chez des Animaux, qui ne connoissent point la perfection de leur Ouvrage, est étonnant, & bien considéré prouve plus qu'on ne pourroit d'abord penser. De tant de merveilles, dont on se sert, dans la Physique; pour prouver l'existence d'un Souverain Architecte de l'Univers, qui a bâti & arrangé ses Ouvrages, sur les règles de la plus parfaite Géométrie, il n'y en a peut-être aucune, qui démontre plus exactement cette importante vérité, à laquelle toutes nos recherches doivent enfin se rapporter.

Nous voions qu'une Mouche, qui ne paroit point faite, pour exercer le calcul des différences, ni pour résoudre des Problèmes de *maximis* & *minimis*, suit cependant avec une précision étonnante, le resultat de ces mêmes calculs, qui lui sont inconnus. Il s'ensuit donc que quelque Géometre supérieur, intelligent & sage, préside à cet Ouvrage; & qu'il a consulté les Loix de la Géométrie,

metrie, lors qu'il prescrivit à l'Abeille la forme de son Architecture. Puisque l'Abeille ne s'écarte point de sa Méthode, il est impossible de reconnoître ici un hazard, ou quelque événement fortuit ; car y ayant une infinité de cas, où le fond peut être fait par des membres d'une obliquité quelconque, & un seul où il se trouvera conforme à la règle, *de maximis & minimis* ; si le moindre hazard y avoit part, il y auroit toujours à parier l'infini contre un, que chaque Alvéole seroit toute différente de ce que les Règles de la Géométrie demandent. Or puisque cela n'arrive point, & qu'en des milliers d'Alvéoles, les Abeilles ne manquent jamais d'attraper le *minimum*, & qu'elles affectent constamment cette structure, quoi qu'il ne leur en coûtât qu'environ  $\frac{1}{7}$  de plus d'un petit carré de Cire, dont le côté seroit égal au côté de l'Alvéole, pour faire les fonds de trois carrés, & environ la  $\frac{4}{10}$  partie, d'un semblable carré, pour avoir un fond plat ; il faut nécessairement conclure qu'elles s'attachent à cette Structure, par le choix d'un *Etre intelligent*, qui connoit la Géométrie, & qui la porte dans ses Ouvrages. Cét exemple confirme la Remarque, que Mr. DE LEIBNITZ avoit déjà faite autre fois, & qu'on ne doit point négliger en Physique. Je veux dire que la considération des *Causés finales*,

A a    ¶      quoi

quoi que insuffisante pour faire connoître la Mécanique des Éfets, est cependant un principe d'invention, qui sert à découvrir à coup sûr, de quelle façon la Nature a agi, toutes les fois, qu'il y a un plus court, un moindre, un meilleur: Car quoi qu'on ne doive point prononcer témérairement, sur les *Fins*, & les *Causes finales*, comme Mr. DE SCARTES en avoit déjà averti, & comme Mr. DE REAUMUR l'a fait encore tout récemment, par quelques Exemples fort frapants; on ne risque cependant jamais de tomber dans l'erreur, lors qu'on assure, que la Nature a pris la voie, qu'on peut démontrer être la meilleure, la plus courte ou la plus avantageuse.

Mr. DE LEIBNITZ s'étoit déjà servi de ce principe, pour déterminer le chemin d'un Raion, qui passe d'un milieu dans un autre, de différente densité; Et Mr. JEAN BERNOULLI après lui, pour déterminer la Courbure d'un Raion de Lumière, qui traverse l'*Atmosphère*, suposant l'un & l'autre, que le Raion prendra le chemin, qui le conduira dans le moindre temps d'un endroit à l'autre: Mr. DANIEL BERNOULLI a fait voir aussi, que l'Angle, que forment les *Côtes*, avec l'*Épine du dos*, doit être selon les Règles *de maximis & minimis* de 54°. 44, pour que avec la moindre Tension des *Fibres intercostales* la Poitrine s'étende le plus qu'il est possible; ce que la mesure prise

prise sur le Squetette confirme. On voit par là, que ce principe s'étend, jusqu'aux Créatures animées, qui sembleroient n'être pas comprises sous cette règle; & je ne doute point qu'on ne trouvât qu'il en est de-même dans la Nature, si nous possédions assez de *Géométrie*, pour déterminer dans tous les cas le meilleur, & le plus parfait, sur toutes les circonstances & conditions du Problème dont il s'agit.

Mais en voila assez pour le coup sur cette Matière. Dans mes suivantes j'aurai l'honneur de vous entretenir sur la nouvelle *Philosophie de l'Attraction & du Vuide*, qui commence d'être à la mode à *Paris*, depuis que Mr. DE VOLTAIRE a jugé à propos, de l'orner de ses fleurs. Le bon Descartes seroit bien surpris, s'il revenoit, de trouver tant de changement parmi ses Enfants.

Je suis &c.



PARTICU-



## PARTICULARITEZ.

*Et Réflexions abrégées, sur la Philosophie de NEWTON, dont il est parlé à la fin de la Lettre précédente.*

**M**R. DE VOLTAIRE, en faisant connoître la *Philosophie de NEWTON* aux François, avec toutes les graces dont il l'a accompagnée, a peut être fait plus de tort au Système du célèbre Philosophe Anglois, que s'il l'avoit laissé sous le voile de la profonde Géométrie où il étoit envelopé. Plus une Matière abstraite est mise à la portée des Esprits qui pensent, & plus le fort & le foible, le faux ou le vrai qui l'accompagnent, se découvrent. Cette Philosophie n'est pas encore autant à la mode à *Paris* qu'on l'infinüe sur la fin de cette Lettre. Mrs. DE MAUPERTUIS & CLAIRAUT sont jusques ici les seuls Académiciens qui l'aient embrassée. Il s'est élevé dans cette Capitale deux Savants du premier Ordre contre le Système de l'*Attraction* & du *Vuide*; Ce sont le célèbre Mr. BANIERES & le fameux PERE CASTEL. Le premier a examiné la partie  
qui

qui traite de la Lumière, & l'autre, celle des Couleurs. Mr. Banières donna l'Année dernière au Public un Ouvrage, qui a pour titre : *Examen & Réfutation des Elémens de la Philosophie de Newton de Mr. de Voltaire*, in 8vo. Mr. de Voltaire écrivit une Lettre contre cet Ouvrage, à laquelle Mr. Banières à répondu solidement & d'une manière triomphante, suivant les Cartésiens: Mr. Newton, dit-il, a démontré que la force centrifuge du Soleil est excessivement moindre que sa force centripète qui lui est opposée, puisque celle-ci, est plus de 50000. fois plus grande que celle-là; ce qui est très aisé par le Calcul. Malgré ce pouvoir attractif que Mr. Newton donne au Soleil, il en fait échapper & venir jusqu'à nous, la Lumière. Quelle contradiction? Il est vrai, que suivant ce Système on veut que la Terre s'atire. Mais si cela est, continue Mr. Banières, adieu toutes les Loix de l'Attraction, son pouvoir en raison des Masses est anéanti; son action en raison inverse des quarrés des Cubes des distances, est renversée. Cependant Mr. Newton ne reconnoit dans la Nature, d'autre principe de la pesanteur que l'Attraction; & il en bannit toute autre cause. Mr. Banières a découvert plusieurs autres contradictions sur l'Attraction, lesquelles on peut voir dans son Ouvrage.

A l'égard du Système des Couleurs, le Pé-

re *Castel* a donné, cette Année, son *Optique fondée sur la simple expérience*. Il y fait voir que le *Prisme* a trompé *Mr. Newton*; que les Couleurs, n'existent point dans les Raions Solaires, mais que ce sont ces Raions, mêlez dans diferens degrez d'obscurité, qui donnent lieu à leur génération, laquelle se fait dans le milieu de l'Air, à certains degrez de distance, par le moïen du *Prisme*. L'Ouvrage de ce Père est des plus curieux, & il doit être bien-tôt suivi d'un autre sur cette Matière. On apprend aussi qu'il va s'élever dans peu, contre le *Système Newtonien*, une foule d'Ecrivains, qui ont fait diverses Expériences & amassé plusieurs Matériaux pour le combatre.

Mais en voila assés, pour le coup, sur ce si jet. Les Dames se plaignent lors que nous inserons des Morceaux Philosophiques, ou trop longs ou trop abstraits: C'est ce qui nous engage à la brieveté, & à finir, en leur présentant des Vers relatifs à la Matière: Il ont le mérite de la précision & celui de leur faire connoitre qu'elles ont plus d'interêt qu'elles ne pensent à soutenir le *Système du Philosophe Anglois*.

VERS *sur les Principes de* NEWTON.

**N**EWTON qu'admirent les Sages ,  
 Par l'envie est insulté ;  
 On ataque ses Ouvrages  
 Sûrs de l'Immortalité.  
**BELLES**, vangés son injure ;  
 Il a pour lui la Nature ,  
 Le Calcul & la Raïson.  
 Mais sans chercher d'autres Armes  
 Il ne lui faut que vos Charmes ,  
 Pour prouver L'ATTRACTION.



## E X T R A I T

 DE QUELQUES LIVRES NOUVEAUX  
 SUR LA CUISINE FRANÇOISE.

**N**OUS avons vû dans le *Journal Helvé-*  
*tique* \* comment la Table du GRAND  
 SEIGNEUR est servie. Cet Article est curieux ,  
 & ne peut que faire plaisir aux Lecteurs.  
 Il est vrai que ceux qui se piquent d'exceller  
 dans la Cuisine, les *François* par exemple,  
 ne trouveront peut être pas la chère de ce  
 Monarque des plus voluptueuses. Ils pour-  
 ront apliquer ici ce que l'on a dit bien des  
 fois, que les *Beaux Arts* sont forts négligés  
 en

\* Mars 1740. p. 230.

en *Turquie*, & que la Cuisine, que l'on commence à mettre dans cette Classe, se ressent beaucoup de la Barbarie de la Nation à cet égard. Un jeune *François*, après avoir vû cette Description d'un Repas du Grand Seigneur, dit que l'*Eau* ne lui en venoit point à la bouche, & emporté par sa vivacité, il ajouta un peu étourdimement, qu'il envioit plutôt le Serrail de ce Prince Oriental que sa Table.

Sans parler de l'Article du Vin, qui y manque entièrement, & qui est l'Âme d'un Repas, on n'y remarque point cette délicatesse de Mets que l'on a si bien atrapée en *France*. Ce n'est guère que dans ce Pais là qu'on voit des Tables parfaitement bien servies, & qu'on a sù porter au plus haut degré l'art de préparer les Viandes & de les assaisonner. On y raffine tous les jours sur les moïens de flater le Palais & d'irriter l'appétit. L'industrie humaine, qui perfectionne toutes choses, se surpasse aujourd'hui, pour contenter les plaisirs du Goût. Aussi la Cuisine Française depuis assez longtems avoit pris le dessus, & étoit en vogue à peu près dans toute l'*Europe*. Mais depuis quelques Années on a fait bien des découvertes dans ce bel Art. Pour s'en convaincre on n'a qu'à consulter un Ouvrage qui parût l'Année dernière à *Paris*. Il est intitulé, *Les Dons de Comus, ou les Délices de la Table*. Cet Auteur nous apprend que la

**Cuisine**

Cuisine moderne est aujourd'hui en France plus variée, plus propre & plus savante.

» C'est une espèce de Chimie, dit-il. La  
 » Science du Cuisinier consiste aujourd'hui à  
 » décomposer, à faire digerer, & à quin-  
 » tessencier des Viandes, à tirer des Sucés  
 » nourissans & légers, à les mêler & les con-  
 » fondre ensemble; de façon que rien ne  
 » domine, & que tout se fasse sentir; en-  
 » fin à leur donner cette union que les  
 » Peintres donnent aux couleurs, & à les  
 » rendre si homogènes que de leurs différen-  
 » tes saveurs, il ne résulte qu'un goût fin  
 » & piquant, & si on le peut dire, une  
 » harmonie de tous les goûts réunis ensem-  
 » ble.

Cet Ouvrage est proprement un *Cuisinier François*, où l'on a mis à la tête une savante Dissertation sur l'Art de la Cuisine. On y fait voir que la Cuisine, ainsi que les Arts, s'est perfectionnée à mesure que les Peuples se sont polis. C'est dans l'Asie, chez les *Assiriens* & les *Perfes*, qu'ont pris naissance le Luxe & la délicatesse de la Table. Les Grecs nés pour perfectionner tous les plaisirs, n'ont point négligé ceux de la Table. Il en faut seulement excepter les *Lacedémoniens*, de qui l'on a dit qu'il ne connoissoient d'autre assaisonnement que l'exercice & l'appétit. Malgré leur austérité, notre Auteur nous apprend

qu'ils sont les Inventeurs de la Sauce noire *Jus nigrum*, qu'ils faisoient avec les entrailles du Lièvre, & que c'est à eux que nous en sommes redevables. Les *Romains*, polis par les *Grecs*, s'approprièrent tous leurs goûts. On vit la Table engloutir à Rome les plus riches Patrimoines, & d'illustres Dissipateurs. Sans parler de *Lucullus*, si fameux par cet endroit là, un *Apicius*, un *Milon*, s'immortalisèrent par les raffinemens de la bouche. Les *Romains* recherchoient principalement la profusion & la rareté. Mais après tout, on porte aujourd'hui en France l'Art & la variété beaucoup plus loin qu'eux.

On vient de donner tout nouvellement à Paris une Brochure relative à ce premier Ouvrage, sous ce titre, *Lettre d'un Pâtissier Anglois au nouveau Cuisinier François, Auteur des Dons de Comus*. C'est une Critique fort ingénieuse, assaisonnée d'un Sel qui y domine un peu plus que ne le veut la Cuisine moderne. Le *Cuisinier François* & le *Pâtissier Anglois* sont l'un & l'autre fort au dessus de leur condition. Le *François* est versé dans l'Histoire, dans la Philosophie, & dans la Science du Monde. Cela a donné de l'émulation à ce prétendu *Pâtissier Anglois*. Je vais transcrire quelques endroits de sa Lettre, par où l'on pourra juger de son caractère. Voici comment il débute.

„ Les

„ Les Gourmans & les Gens de Lettres  
 „ sont également charmés , *Monfieur* , du  
 „ docte Avertiffement qui eft à la tête de  
 „ votre Ouvrage. On y découvre à la  
 „ fois , le ton d'un Homme du Monde,  
 „ le goût d'un Savant consommé dans la  
 „ Littérature , & les talens d'un excellent  
 „ Cuiſinier. . .

„ Vous avés raifon de dire que les Orga-  
 „ nes du Corps & ceux de l'Éſprit ont un  
 „ tel raport, une telle connéxion entr'eux,  
 „ que l'un doit neceſſairement ſe reſſentir de  
 „ l'état de l'autre. Ainſi plus la nourriture  
 „ des Corps ſera épurée, ſubtilifée, plus les  
 „ idées de nôtre Eſprit ſeront déliées, ſub-  
 „ tiles & quinteſſenciées. . .

„ De ces Principes fort bien démontrés  
 „ dans votre Ouvrage, on pourroit, ce ſem-  
 „ ble, tirer de grands avantages, pour l'E-  
 „ ducation des Enfans. C'eſt un Article qui  
 „ mérite aſſûrement l'attention de tous les  
 „ Savans, & il faut convenir qu'il eſt bien  
 „ négligé en *France*. Je n'en veux point de  
 „ meilleure démonſtration que les ſotiſes  
 „ qu'on entend dire, & que l'on voit faire  
 „ tous les jours à nos jeunes Gens. . .

„ Au lieu de les fatiguer à l'Étude, il fau-  
 „ droit ne donner aux jeunes Gens, pour  
 „ toute Éducation, que des Alimens & des  
 „ Nouritures relatives à l'état auquel ils ſont

,, destinés. Ces Alimens seroient dosés &  
 ,, assaisonnés par un habile Cuisinier, d'une  
 ,, expérience consommée, qui conoitroit à  
 ,, fond les pensées que produit dans une Ame  
 ,, la digestion du Potage à la *Nivernoise*, ou  
 ,, d'une Sauce à la *Chirac*, & des Alimens  
 ,, semblables. . . Vous dévoilerés entierement  
 ,, ce secret au Public dans l'Ouvrage plus é-  
 ,, tendu, que vous annoncés, sur les avan-  
 ,, tages de la nouvelle Cuisine.

,, Il y a bien aparence, comme vous le  
 ,, dites, *Monsieur*, que ce bel Art doit sa  
 ,, naissance à cet Esprit Philosophique qui a  
 ,, fait de si grands progrès en *France*. Il s'est  
 ,, répandu, non seulement dans nos Aca-  
 ,, démies, chez nos Femmes, chez nos Arti-  
 ,, sans; il s'est introduit jusques dans nos  
 ,, Cuisines. Comme ses utilités embrassent  
 ,, tout le Genre humain, par égard pour les  
 ,, Personnes voluptueuses, il ne dédaigne  
 ,, pas de prêter son Ministère à une Profession  
 ,, qui étant la Mère nourrice des Médecins,  
 ,, étoit regardée, sans raison, comme l'An-  
 ,, tipode de la *Philosophie*

,, Vous avez bien raison, *Monsieur*, de  
 ,, remarquer que nos Pères, & les Gens du  
 ,, Siècle passé, vivoient dans une étrange  
 ,, barbarie. Est-il possible qu'une Nation  
 ,, qui se pique d'Esprit, de bon goût & de  
 ,, délicatesse, ait été si long-tems sans Sau-

,, ces

„ ces à l'huile, & sans quintessence? Je con-  
 „ çois aussi peu que nos Pères aient été ga-  
 „ lans sans plumets & sans talons rouges. . .

„ Je ne me lasse point d'admirer le progrès  
 „ rapide que le bon goût a fait dans la Na-  
 „ tion. Il y a vingt-ans que le choix des  
 „ Viandes, quelques Ragoûts simples &  
 „ d'excellens Vins, faisoient tout le mérite  
 „ d'un Soupé. Aujourd'hui un Soupé n'est  
 „ point dans les Règles, si vous ne débutés  
 „ par deux Services de hors d'œuvres alam-  
 „ biquées, relevées de six Entrées quin-  
 „ tessenciées, suivies du Rôti & de deux Ser-  
 „ vices d'Entremets; le tout terminé par  
 „ un Fruit monté & historié. . .

„ Du reste le choix des Viandes est deve-  
 „ nu fort inutile par l'habileté de nos Cuisi-  
 „ niers. Ils savent tellement quintessencier  
 „ chaque chose, que rien ne domine, & que  
 „ l'on ne peut distinguer, ni au goût, ni à  
 „ l'œil, si ce qu'on mange est Chair ou Pois-  
 „ son. Le grand Art de la nouvelle Cuisine,  
 „ c'est de donner au Poisson le goût de la  
 „ Viande, & à la Viande le goût du Poisson,  
 „ & de ne laisser aux Légumes absolument  
 „ aucun goût. C'est à l'imitation de ce ra-  
 „ finement délicat, que nos habiles Auteurs  
 „ ont aussi l'Art de déguiser tous les genres.  
 „ Les Pièces d'Eloquence ont l'air de Dissertations,  
 „ & les Dissertations l'air de Pièces

„ d'Eloquence ; la Prose est sur le ton des  
 „ Vers , & les Vers sur le ton de la Prose.  
 „ Des Eloges funèbres font rire , des Comé-  
 „ dies font pleurer ; un Opéra est une Sona-  
 „ te , un Poème est une Histoire , une His-  
 „ toire un Roman. Tel est le goût du Siè-  
 „ cle , au Parnasse comme à la Cuisine.  
 „ Mais le Chef-d'œuvre de nos Cuisiniers ,  
 „ aussi amoureux du neuf que nos beaux  
 „ Esprits modernes , c'est de proscrire sans  
 „ quartier les Ragoûts qui ont plus d'un An  
 „ d'ancienneté , & d'inventer de nouvelles  
 „ Sauces , à mesure qu'ils en proscrivent  
 „ d'autres. . .

„ A l'égard de la convenance des Conviés ,  
 „ c'est un point qui fait bien de l'honneur au  
 „ bon goût moderne. Pour éviter la soli-  
 „ tude , on a introduit la coutume d'être au  
 „ moins douze ou quinze à Table , & cela  
 „ sans s'incomoder , parce qu'ayant tous le  
 „ bon ton , il se conviennent parfaitement ,  
 „ quoi qu'ils ne se conoissent que de nom.  
 „ Cet usage leur prouve le plaisir de faire  
 „ tous les jours des conoissances nouvelles.  
 „ Vous m'avoüerés , *Monfieur* , que cette fa-  
 „ çon de vivre est bien éloignée de la rusti-  
 „ que simplicité de nos Pères.

„ Mais si nous les surpassons du côté de  
 „ la bonne chère , nous pouvons dire sans  
 „ vanité , que leurs propos de table , ni ceux  
 de

de quelque Nation que ce soit , n'ap-  
 chèrent jamais de l'élégance & du bon goût  
 de nos Conversations.

„ Loin de nous cette joie & ce badinage  
 naïf, qui étoit l'Ame de leurs Repas. Au  
 lieu de cette *Liberté Gauloise*, avec laquelle  
 ils s'entretenoient familièrement de leurs  
 affaires, ou des Interêts Politiques de leur  
 Patrie; ( ce qui est du dernier ridicule )  
 Au lieu de plaisanter comme eux, sur  
 nos plaisirs, nos passions, nos inclina-  
 tions, le tems, & le bon goût, qui se  
 raffine toujours avec le Luxe, nous ont appris  
 à faire d'un soupé une affaire de Cérémo-  
 nie.

„ Grace au bon goût du siècle, nos Re-  
 pas sont devenus une Ecole de Civilité &  
 & de compliment, qui dureroient tout le  
 tems du soupé, s'ils n'étoient coupés par  
 des Analises Savantes de tous les Plats, &  
 de toutes les Sauces, qui étant en grand  
 nombre, emportent nécessairement beau-  
 coup de tems à les discuter.

„ Cet Examen est ordinairement suivi d'u-  
 ne Dissertation Métaphisique, très propre  
 à former le Cœur & à éclairer l'Esprit.  
 Elle roule, tantôt sur le goût en matière  
 d'Opéra & de Comédie, & tantôt sur une  
 Critique fort intéressante de la figure & du  
 jeu des Acteurs. Quelquefois aussi la Con-

„ conversation se tourne sur des Matières plus  
 „ importantes, comme par exemple le bon  
 „ goût en fait de Parures, de Cœfures &  
 „ d'Habillemens. C'est sur de semblables su-  
 „ jets qu'on ne se lasse point d'admirer la  
 „ sagacité, les recherches & la délicatesse du  
 „ goût des Personnes du bon ton, & de ce  
 „ qu'on apelle la Bonne Compagnie. . .

„ Nous pouvons donc avancer, sans exa-  
 „ gération, que l'on ne connoit les *Dons de*  
 „ *Comus* que depuis vingt ans. Il me sem-  
 „ ble du moins que c'est là l'Époque où vous  
 „ avés fixé la fortune de ce DIEU, & de  
 „ la nouvelle Cuisine, à laquelle vous auriés  
 „ pû joindre la naissance des *Paniers*, du *Bon*  
 „ *ton*, de la *Bonne Compagnie*, & des *Fri-*  
 „ *Maçons*.

„ Quelqu'un m'objectera peut être, que  
 „ la Monotonie & l'uniformité des plaisirs  
 „ & de la Conversation des Gens du grand  
 „ Monde, doit bientôt les rendre d'une in-  
 „ sipidité insupportable. Mais, c'est en cela  
 „ même qu'il faut admirer l'Esprit supérieur  
 „ des Gens de Compagnie & le raport qu'il  
 „ a avec l'Art de la nouvelle Cuisine; puis  
 „ qu'avec un petit nombre de Matériaux très  
 „ simples, ils ne laissent pas de donner à  
 „ tout ce qui passe par leurs mains, un air  
 „ de nouveauté. Dans la Cuisine nouvelle,  
 „ avec du Bouillon, de l'Huile, du Citron

„ &

22 & de la Quintessence, vous allés faire un  
 22 nombre infini de Sauces & de Ragoûts,  
 22 décorés d'un nom différent. La même  
 22 chose arive parmi les Gens du bon ton &  
 22 de la bonne Compagnie.

22 Comme tous leurs Discours ne roulent  
 22 que dans un petit cercle d'idées très bor-  
 22 nées, ils s'ennuieroient bientôt mortelle-  
 22 ment, sans l'adresse qu'ils ont de varier  
 22 leurs Conversations à l'infini; tantôt en  
 22 donnant des noms différens aux mêmes  
 22 choses, & tantôt en se servant des mêmes  
 22 termes pour exprimer des choses fort di-  
 22 férentes. . .

22 On a inventé un nouvel Art que l'on  
 22 appelle *Perfsilage*, & qui est d'une grande  
 22 ressource dans la Conversation. Vous ne  
 22 saurié imaginer les avantages que l'on re-  
 22 tire de cette méthode. Le *Perfsilage*, est  
 22 l'Âme des Conversations, il en fait le sel.  
 22 Quiconque en ignore la pratique doit s'a-  
 22 tendre à passer chez le Beau Monde, pour  
 22 un Provincial, un Pédant ou un Idiot.

22 La 1ere. Maxime à suivre, pour ceux  
 22 qui veulent réussir dans cet Art, c'est de  
 22 ne trouver rien de bon, d'être difficiles sur  
 22 tout, de n'envisager les Objets que par  
 22 ce qu'ils ont de défectueux, & de les tou-  
 22 rner en ridicule.

22 Le second point à observer très scrup-

„ puleusement, c'est de prendre un air ré-  
 „ servé, & d'emploier toujours de grands  
 „ mots, en parlant de choses triviales ; &  
 „ au contraire de ne traiter les Sujets les plus  
 „ grands & les plus sérieux, qu'en badinant  
 „ & par manière d'aquit. Il faut sur tout  
 „ bien se garder de rien dire, qui soit pensé  
 „ & réfléchi, sans l'habiller des livrées de la  
 „ distraction ou de la bouffonnerie. En ne  
 „ s'écartant jamais de ces deux Règles, on  
 „ peut se flater d'être au ton de la bonne  
 „ Compagnie.

„ *Cicéron, Macrobe, Xenophon, Pausanias,*  
 „ *Sénèque, Plutarque, Dion Cassius, & tous*  
 „ ces grands Hommes cités dans votre Ou-  
 „ vrage, s'accordent à dire, qu'il est ridicule  
 „ de s'occuper sérieusement de niaiserie. *Stult-*  
 „ *tum est*, disent-ils, *difficiles habere nugus.*  
 „ *Stultus est labor ineptiarum* &c. Mais je  
 „ croi que tout bien pesé, le parti le plus  
 „ sûr est de se laisser aller au torrent de la  
 „ Mode. . .

„ J'avois que j'eus un peu de peine à m'y  
 „ prêter, à mon arrivée d'Angleterre. Rem-  
 „ pli des préjuges de mon País, je fus près  
 „ d'un an à Paris, sans ouvrir la bouche.  
 „ J'étois dans un étonnement inexprimable,  
 „ de voir des Hommes faits, passer leur vie  
 „ à dire des balivernes & des niaiseries. Il  
 „ me paroissoit bien plus raisonnable d'être  
 „ tout

22 tout un jour sans rien dire , que de dire  
 22 tout un jour des riens. Mais que ne peut  
 22 pas la force de l'habitude ? Insensiblement  
 22 j'ai pris goût à ces mêmes riens qui me  
 22 paroissent si ridicules ; Non seulement je  
 22 les entens , sans ennui ; mais il m'arrive tous  
 22 les jours d'en dire. . .

22 Et dans le fond , les riens ne sont , par  
 22 eux-mêmes , ni bons ni méchans ; ils sont  
 22 dans le cas de la plupart des choses du  
 22 Monde , qui sont indifférentes par elles-  
 22 mêmes , & ne deviennent bonnes ou  
 22 mauvaises , que par l'usage que l'on en  
 22 fait. .

22 On pourroit dire à l'avantage des riens ,  
 22 ce que vous répondés en faveur des Sau-  
 22 ces de la Nouvelle Cuisine , que l'on ac-  
 22 use d'être nuisibles à la santé , en excitant  
 22 l'appétit. Vous repliqués solidement à cette  
 22 objection , que les Ragoûts de la nouvelle  
 22 Cuisine ne sont point malfaisans par eux  
 22 mêmes , & qu'ils ne font du mal qu'à ceux  
 22 qui en mangent. Cela est incontestable ,  
 22 & je défie les Partisans de l'ancienne Cui-  
 22 sine , d'indiquer un seul Ragoût de la nou-  
 22 velle , qui puisse nuire lors qu'on n'en mange  
 22 point. A l'égard de ceux qui en mangent  
 22 trop , & qui en sont incomodés , c'est un  
 22 inconvénient , qui est commun aux Ragoûts  
 22 de l'ancienne Cuisine , aussi-bien qu'à ceux  
 22 de la nouvelle.

„ Il me semble que les Partisans de l'an-  
 „ cienne Cuisine entendent mal leurs intè-  
 „ rets ; ils ne prennent pas garde qu'en di-  
 „ fant beaucoup de mal des Sauces nouvel-  
 „ les , ils ne font que les acréditer auprès  
 „ des Persones *délicatement voluptueuses* ;  
 „ parce qu'un des plus grands Ragouts des  
 „ gens *du bel-air . & de bonne Compagnie* , c'est  
 „ de se mettre au dessus du respect humain  
 „ & de faire plier les anciens usages sous leur  
 „ autorité.

„ Et dans le fond , à qui sied il mieux de  
 „ donner les Règles d'un Art , qu'aux Gens  
 „ qui en ont fait toute leur vie leur unique  
 „ occupation , & qui à force de veilles , de  
 „ soins & de recherches , ont enfin aquis la  
 „ réputation d'être *excessivement délicats* ?

„ N'êtes vous point revolté , *Monsieur* , du  
 „ peu d'égard & de l'injustice du Public ,  
 „ pour les Gens *excessivement délicats* ? On  
 „ les prend ordinairement pour des Volup-  
 „ tueux , plongés dans les plaisirs , la joie &  
 „ la bonne chere. Mais hélas ! que l'on se  
 „ trompe sur leur compte , & que leur genre  
 „ de vie eût différent de ce qu'on pense ! On  
 „ n'imagine point les peines , les soins & les  
 „ tourmens qu'il en coute pour être *excessi-  
 „ vement délicat* , ni les dégoûts , les chagrins  
 „ & les mortificationt inseparables de cette  
 „ qualité.

„ Car enfin l'excessive délicatesse n'est  
 „ qu'une Maladie du goût, qui en confon-  
 „ dant le superflu & le nécessaire, ne fait plus  
 „ à quoi s'arrêter. Un Homme ataqué de  
 „ cette Maladie, paie de cent incommodi-  
 „ tés la vanité de faire bonne chère; Il se  
 „ prive de mille plaisirs, qui sont sous sa main,  
 „ pour courir après de faux biens, dont la  
 „ jouissance pleine de langueur est précédée  
 „ d'inquiétudes, & toûjours suivie du dégoût.  
 „ Or y a-t-il dans le Monde une condi-  
 „ tion plus malheureuse? Le Public a ce-  
 „ pendant l'injustice de les prendre pour des  
 „ Voluptueux, sacrifiant tout à leurs plaisirs:  
 „ Il a même quelquefois la dureté de les re-  
 „ garder comme un poids inutile sur la Ter-  
 „ re & comme des Gens à charge à la So-  
 „ cieté.

„ Il est vrai que la plupart d'entr'eux s'a-  
 „ tirent en quelque façon ce reproche; par  
 „ de certains airs de vanité, & parce qu'ils  
 „ regardent avec mépris les Gens qui ne sont  
 „ pas initiés dans leurs mystères, mais en  
 „ bonne foi, ne se donnent ils pas assez de  
 „ peine pour en tirer vanité? Et si le Pu-  
 „ blic leur refuse son estime, ne font ils pas  
 „ sagement de se paier par leurs mains? Ce-  
 „ pendant ils effient quelquefois de petites  
 „ mortifications. Vous en pouvés juger par  
 „ ce qui vient d'arriver à un *Apicius* mo-  
 „ derne,

„ derne , qui jouit avec raison d'une réputa-  
 „ tion bien établie , par quantité de Ragoûts  
 „ & de Sauces , qui portent son nom. Auf-  
 „ si ses décisions , dans la Cuisine nouvelle  
 „ sont-elles regardées comme autant d'O-  
 „ racles. Il en parle si disertement qu'un  
 „ Etourdi le prit l'autre jour pour un Cui-  
 „ sinier , & lui commanda un soupé pour  
 „ le lendemain. Cette bévûe est bien ridi-  
 „ cule: En voici une qui ne l'est guère moins.  
 „ Nous voïons tous les jours des Gens ,  
 „ qui ne sont que difficiles , & qui se croient  
 „ fort délicats. J'ose cependant dire qu'il  
 „ y a pour le moins autant de différence  
 „ entr'eux , qu'il y en a entre un Compli-  
 „ menteur , & un Homme Poli. Que ces  
 „ sortes de nuances échappent aux Partisans  
 „ de l'ancienne Cuisine , je n'en sui pas  
 „ fort étonné. Mais je suis très surpris  
 „ que de pareilles méprises arivent tous les  
 „ jours à des personnes d'un goût aussi dé-  
 „ licat que les Partisans de la nouvelle  
 „ Cuisine.



## R E F L E X I O N S

## S U R L' A M O U R.

**J**E crois qu'on peut distinguer deux sortes d'*Amour*. 1<sup>o</sup>. L'*Amourette*, si je puis me servir de ce terme, qui naît subitement, par foiblesse, par tempéramment, qu'un trait de beauté arrête, & où un beau Visage, ou une belle Main, font en un moment plus d'impression, que n'auroit pû faire en plusieurs Mois la plus belle qualité de l'Esprit & du Cœur. 2<sup>o</sup>. Le véritable *Amour*, qui se forme peu à peu, avec le tems, par la pratique, par une longue habitude, qui s'atache à la bonté du Cœur & à celle de l'Esprit. Le tems qui afoiblit l'autre fortifie celui ci. Les rigueurs même, l'éloignement, les caprices, la jalousie, sont autant d'aiguillons qui le réveillent & le rendent plus fort; & la confiance, jointe à la complaisance achevent ce que ces différens mouvemens avoient déjà fort avancé. L'*Amourette* au contraire, qui a commencé par les yeux, perit aussi par là. Sitôt qu'on a perdu de vûe l'Objet de sa passion, on commence à l'aimer moins & ensuite on ne l'aime

Paime plus. Un Objet nouveau se présente, on le trouve aimable, on s'y livre, & le Cœur moins prévenu reçoit aisément ces nouvelles impressions. Les rigueurs rebutent l'Amant coquet : son Amour propre est blessé, par une résistance, qu'il s'imagine être mal placée ; & croiant mériter d'être aimé autant qu'il croit aimer lui-même, le refus de tendresse l'etonne, & ce feu qui d'abord sembloit annoncer un grand incendie, s'éteint avec la même rapidité qu'il s'étoit allumé.

Le *Veritable Amour* est constant. Comme c'est sur les beautés de l'Ame qu'il a fixé ses regards, & que ces avantages ne sont pas sujets au changement, la passion s'augmente, à mesure qu'il en découvre dans celle qu'il aime. Le *Veritable Amour* demande des égards & des complaisances, beaucoup de sincérité & de bonne foi. Qui dit Amour, dit à mon avis, l'union de deux Cœurs dont les affections & les desirs sont semblables. Il faudroit n'avoir jamais ressenti aucun mouvement tendre, pour nier qu'il y a du plaisir dans l'Amour ; mais ce sont les Amant-seuls qui le goûtent ; & ils en sentent d'autant mieux les charmes, qu'ils ont l'intérieure satisfaction de mériter, par un sincère retour de tendresse, l'affection qu'on a pour eux. Dès lors la crainte & les allarmes cessent, & si la jalousie vient quelque fois troubles

troubler leur tranquillité, bientôt un calme heureux succède à cette agitation, par l'idée qu'ils se font, qu'on les aime avec autant de bonne foi qu'ils aiment eux mêmes.

Le *Véritable Amour* doit être respectueux. Comme il est fondé sur l'Estime, on ne doit rien faire, qui puisse donner à soupçonner qu'on en manque; au contraire on doit mettre tout en usage pour la faire apercevoir, & en donner des marques dans toutes les occasions. Mais à quel titre ose-t-on qualifier du beau nom d'Amour cette Passion qu'on fait l'Ennemie déclarée de la Raison? Il faut du discernement, pour se choisir une Maitresse de mérite: La Raison doit donc être de la partie, & la Passion, que par abus on appelle Amour, est une véritable folie.

Je conviens volontiers, avec quelques Personnes qui me l'objecteront, que l'*Amour*, tel que je viens de le dépeindre, ressemble fort à la simple Amitié. Mais j'aime mieux une Amitié sincère, constante & inalterable qu'un Amour sujet au changement & déguisé. Il importe peu quel nom donner à cette Passion, pourvu qu'elle conserve tous les Caractères qui peuvent la rendre aimable: Au contraire c'est la mépriser que d'appeler de ce nom celle qui ôte l'Homme à lui même, en lui enlevant tout ce qu'il a de plus beau, je veux dire son innocence.

pendant sous de pareils traits que divers Auteurs ont tâché de caractériser les écarts auxquels les Hommes se laissent aller, & les égaremens dans lesquels leurs passions les plongent. Qu'est-ce, je vous prie, que cette Mélancolie peinte sur le Visage de cet Homme, qu'on dit être amoureux ? Qu'est-ce que cette rêverie, qui lui donne un air sombre ? D'où vient que les Conversations les plus enjouées lui augmentent ses inquietudes ? Pourquoi ne rit-il & ne parle-t'il qu'avec peine ? Non ce ne sont point là des marques auxquelles on puisse reconnoître le *Véritable Amour* ; c'est plutôt une preuve qu'on succombe sous le joug des Passions. L'on doit chercher à plaire à ce qu'on aime, & par cet extérieur farouche, on ne peut que lui inspirer la même tristesse.

Il faut avouer qu'il y a de l'extravagance dans la conduite de ceux qui se ruinent pour une Personne qu'ils aiment. Si leur intention est d'en venir au Mariage, comme il est naturel, ils lui rendent un très mauvais office, en se le rendant à eux mêmes ; car la tentation est grande, pour une Personne qui a été dans une certaine opulence, & qui se voit dans la nécessité de diminuer : Si la Vertu n'a pas pris de profondes racines, son malheur est presque assuré. Se ruiner pour plaire, c'est à mon avis, agir en Dupe :

Mais



Je me laisserois facilement entrainer à ces idées flatteuses , si l'exécution en étoit aussi facile & aussi agréable qu'en peut être le projet , lors qu'on ne le voit que dans un certain éloignement. Rien en effet n'est plus beau que cette perfection. S'ocuper de la seule contemplation de la Nature ; avoir sans cesse devant ses yeux le grand Spectacle de l'Univers , dans lequel on découvre tous les jours de nouvelles beautés , & qu'on admire d'autant plus qu'on les voit de près ; chercher l'aimable Vérité , loin du bruit des Passions & du Commerce contagieux des Hommes ; ne goûter que des plaisirs purs & tranquiles qui sont sans remors , parce qu'ils sont sans Crimes : Tous ces avantages sont une suite de la Retraite , & sont bien propres à remplir nôtre Ame de satisfaction & de joie. On peut y ajouter , que nôtre bonheur est beaucoup moins sujet à être alteré dans la Solitude que dans le Monde : Là nous ne dépendons , en quelque manière que de nous mêmes : Nous y respirons un Air plus libre & plus pur : Nous y sommes par conséquent moins exposés à de facheuses Maladies. Ici nous sommes obligés à vivre moins pour nous mêmes que pour les autres : Nous avons autant d'Espions de nôtre conduite que nous avons de Spectateurs. Que le Rôle que nous avons à jouer nous plaise , ou non , nous sommes forcés à nous

nous

nous en bien aquiter, autrement on nous fesse sans alcuna indulgence. Nous avons à combattre, non seulement nos préjugés & nos passions, mais encore les préjugés & les passions des autres Hommes. Il faut se plier à des usages incommodes, quelque-fois même préjudiciables, ou lutter sans cesse contre ces mêmes usages, qu'on honore du beau nom de bienséances. Enfin, dans le Monde, nous sommes presque toujours hors de nous mêmes & livrés à des Ocupations pénibles ou à des Amusemens dangereux: Nôtre Vie est une dissipation continuelle. Nous n'avons presque pas le loisir de réfléchir sur nos devoirs & sur nos plus importantes obligations. L'Exemple nous séduit; les préjugés nous entraînent, & la coutume subjugué nôtre foible Raison. Tout y tourne en piège & y devient contagieux. L'Erreur particulière produit peu à peu l'Erreur publique: Bientôt après l'Erreur publique gagne les Sages, & fait à son tour l'Erreur particulière. Mais un Homme qui aime à s'éclairer & qui est attentif à ses devoirs, ne croit que ce qui lui paroît vrai, & ne pratique que ce qui lui paroît juste.

Il faut cependant avoüer que nous avons bien plus de peine à regler nôtre Cœur que nous n'en avons à regler nôtre Esprit. Les uns forment de vastes projets, acuminent des

richesses immenses , comme s'ils devoient toujours vivre : Les autres courent après des plaisirs criminels , & se hâtent d'en jouir , comme s'ils devoient mourir le lendemain. Pour être heureux , je ne souhaite que la santé de l'Esprit & du Corps , assés de bien pour me mettre à couvert de la misere & du mépris , assés de pénétration pour prévoir les malheurs qui peuvent m'arriver , & assés de prudence pour les prévenir , ou assés de fermeté pour les supporter , quand ils sont arrivés.

Mais dans le Monde qu'on est loin d'une telle situation ; on y est baloté sans cesse par des Evénemens imprévus : Nous y sommes exposés à mille accidens & à mille revers , qui altèrent nécessairement la Santé de l'Esprit & celle du Corps. Une Banqueroute nous réduit à la mendicité ; la Calomnie déchire nôtre réputation ; de faux Amis trahissent nôtre confiance , & se servent des ouvertures que nous leur avons faites , pour s'établir sur nos ruines ; une Femme infidèle se rend indigne de nôtre tendresse , & nous couvre de honte & d'infamie ; des Enfans mal élevés & d'un temperamment vicieux portent à nôtre Cœur les ateintes les plus mortelles : On nous rend responsables de leurs défauts & de leurs mauvaises Actions ; leurs malheurs deviennent les nôtres.

Nous

Nous sommes à couvert de presque tous ces dangers dans la Retraite. Je suppose d'abord qu'on n'y a ni Femme ni Enfans : Par là on est exempt d'une infinité d'embaras & d'inquietudes ; On y est aussi moins exposé à perdre son Bien, parce qu'on y est moins avide de s'enrichir, & qu'on y est plus retenu & plus circonspect. Mais comme la Prudence ne sauroit nous mettre à couvert de toutes sortes d'accidens ; si des Pertes imprévues nous réduisent à la Pauvreté, on y est moins sensible que dans le Monde, parce que peu de chose suffit à nos besoins ; On la supporte aussi avec plus de patience & de fermeté, parce qu'on trouve des ressources plus promptes dans son propre Cœur, & que l'Esprit, dans une affiète plus calme, est moins ébranlé par les accidens extérieurs, plus soumis à la Providence, & plus en état de soutenir avec courage, ce que ses lumières n'ont pû empêcher. Des Personnes qui ont du goût pour la Retraite, ont quelques-fois préféré une Pauvreté sans embaras à des Richesses incommodes. Un travail médiocre fournissoit à tous leurs besoins, & ils ne demandoient rien de plus.

Voilà ce que l'on peut dire en faveur de la Retraite & de la Solitude, mais toutes sortes de Personnes ne sont pas propres également à cet état : Il faut y porter un goût

éclairé & des dispositions peu communes. Souvent la paresse, des Emplois, qui ne sont pas conformes à nôtre humeur, un simple mouvement de dépit nous fait soupire pour la Retraite : L'on aime à se distinguer par quelque chose de singulier ; la nouveauté a des charmes ; l'on veut s'éloigner des Gens pointilleux & d'un commerce dur & difficile, avec lesquels on est obligé de vivre ; des Idées de Religion vives, mais passagères, & qui partent moins de l'Entendement, que d'une Imagination échauffée, sont les motifs ordinaires qui nous font chercher la Retraite & la Solitude. Mais ces motifs sont ils suffisans pour nous déterminer ? Ne sommes nous pas Membres de la Société, & ne sommes nous pas obligés d'en remplir les devoirs ? Ne devons nous pas aux autres Hommes de bons Exemples & le secours de nos talens & de nos lumières. *Drusus* faisant bâtir une Maison, & l'Architecte ayant proposé de la construire de telle manière, que nul de ses Voisins ne pût découvrir ce qui s'y passeroit ; *Drusus* lui dit : *Fai moi plutôt, si tu es assez habile pour cela, une Maison, où tout le Monde puisse voir ce que j'y ferai.* Un honnête Homme ne craint point les Témoin de ses Actions ; au contraire il est bien aise d'avoir des Surveillans qui l'engagent à mesurer ses démarches, & à ne rien faire d'indigne de lui. Il ne  
convient

qu'à des *Tibères* d'enfvelir leurs infames plaisirs dans l'Isle de *Caprée*. Les Débauchés ne sauroient trop se dérober aux yeux des Spectateurs, ni couvrir sous des Voiles trop épais leurs sales Voluptés & leurs Passions criminelles.

Un des grands inconvénients de la Solitude, c'est qu'elle inspire je ne sai quelle Mélancolie, dont on n'est pas le Maître, & qui nous rend sombres & chagrins : Elle nous rend aussi indociles & fort attachés à nos propres sentimens. Lors qu'on s'égare, Personne n'est là pour nous redresser ; plus nous avançons & plus nous nous éloignons de la Vérité. On peut confirmer ce que je viens de dire d'une Retraite entière & absolue, par ces deux exemples : Celui de Mr. LE PELLETIER DE SOUCI, Contrôleur Général des Finances, dont la Retraite fit beaucoup de bruit, & celui du fameux Abé de RANCE. Ce dernier se retira à la Trappe, après le Décès de la Duchesse de *Monthazon*, la plus belle Femme de la Cour, qu'il alloit voir par un Degré dérobé, & qu'il trouva morte de la Petite-Vérole. Mr. *Le Pelletier* ne pût supporter long-tems le vuide & le calme, que lui laissoient la Retraite. L'Ennui le suivoit par tout & le dévorait : Acoutumé au bruit & aux grandes Affaires, il se trouvoit comme transporté dans un nouveau Monde : Ce

féjour champêtre qu'il avoit choisi & qu'il avoit taché de rendre délicieux, par tout ce que l'Art peut ajouter à la Nature, lui devint insupportable : Il étoit aussi mécontent de lui même, que de tous ceux qui l'environnoient. L'Abé de Rancé donna dans les plus grande Austerités, & dépouilla, pour ainsi dire l'humanité, pour embrasser un genre de vie tout à fait oposé à nos Mœurs & à nos Usages. La véritable Dévotion n'a rien cependant de sombre & de farouche : Elle n'est pas même incompatible avec un badinage délicat & ingénieux. L'Abé de Rancé donna ainsi dans les plus grands travers : Non-seulement les Règles qu'il a prescrit rendent inutiles à l'Homme les Richesses que Dieu a répandues avec abondance sur la face de la Terre, & qu'il a créés à nôtre usage ; mais ces Regles défendent encore toutes les Etudes qui n'ont pas directement pour objet la Religion ; comme si toutes les Sciences n'étoient pas en quelque manière liées les unes avec les autres, & que la Théologie & la Morale pussent se passer de l'Étude des Langues, de celle de la Critique, du secours des Humanités, & d'une bonne Philosophie.

Quelles conséquences devons nous tirer de tous ces raisonnemens ? Celles que vous en tirez, *Monfrere*, vous même. C'est qu'il faut joindre nécessairement la Conversation

à la Méditation & à la Retraite : L'une dé-  
 velope & éclaircit ce que l'autre en quelque  
 manière ne fait qu'ébaucher. Nos lumières  
 sont plus sûres & plus étendues, lors qu'el-  
 les sont aidées de celles des autres : Une So-  
 litude entière émouffe le Génie & éteint tou-  
 te Emulation. Nous sommes d'ailleurs bien  
 moins apellés à aquerir de vastes connoissan-  
 ces, qu'à conoitre les autres Hommes, avec  
 lesquels la Providence nous a lié étroitement,  
 & à nous conoitre nous même. MONTA-  
 GNE dit fort bien : *On n'a pas besoin de beau-  
 coup de Science pour être bon & raisonnable : Je  
 ne me soucie pas tant, ajoute t-il, d'avoir mes  
 opinions vigoureuses & doctes, comme de les a-  
 voir saines & commodes à la Vie.*

\* C'est peu d'être agréable & plaisant dans un Livre :  
 Il faut savoir encor & converser & vivre.

Il n'est plus temps d'étudier, lors que nous  
 sommes apelés à agir. Une bonne Action  
 vaut mieux sans-doute que la plus belle Pen-  
 sée. Il est beau de conoitre ses devoirs ;  
 mais il est plus beau encore de les pratiquer.  
 La connoissance de nous même est bien plus  
 utile que l'Etude des Sciences abstraites, mais  
 elle est aussi bien plus difficile. Comment  
 percer dans tous les replis de ce Cœur, qui  
 se

se plaît à se cacher. C'est un Labyrinthe où l'on s'égaré aisément. Comment découvrir les motifs particuliers & les causes secrètes de nos Actions, qui ont souvent des ressorts si imperceptibles qu'ils échappent à l'examen le plus attentif?

Si l'on ne considère l'Homme que du côté de ses desirs & de ses lumières, rien n'est plus grand : Il embrasse le passé, le présent & l'avenir ; il a une idée de la Perfection & de l'Immortalité ; il souhaite ardemment l'une & l'autre, & il s'élève jusqu'au séjour où elles habitent. Mais d'un autre côté, si l'on considère les besoins honteux auxquels il est assujéti ; les Erreurs & les Passions dont il est le Jouet ; que l'on y trouvera de bassesse ! Aussi un Poète Païen dit quelque part, *Que les Dieux étoient en pointe de Nectar quand ils firent l'Homme.*

C'est la Raison qui fait sa dignité & son excellence : Cependant on néglige extrêmement de la cultiver, pour courir après l'Esprit qui n'a que du faux brillant, & qui est la source de nos Erreurs & de nos infortunes. Il a causé l'exil d'*Ovide* & de *Bussi Rabutin* : Il a fait une infinité d'illustres Malheureux. On doit lui attribuer toutes ces Hypothèses, plus ingénieuses que solides, toutes ces Conjectures qu'on met à la place des Observations & des Expériences : Où la

Règle

Règle nous manque, nous lui substituons nos propres opinions, nos préjugés & nos chimères: Nous sommes bien plus propres à chercher la Vérité, que nous ne sommes heureux à la trouver & à saisir l'évidence: Elle devoit toujours marcher avant l'affertion; mais presque toujours l'affertion la devance, & veut marcher seule, au hazard de s'égarer.

L'Esprit est encore l'Auteur de tous nos travers dans la Morale & dans la conduite de la vie: Il nous inspire je ne sais quel goût éfrené pour les plaisirs défendus; il atache une certaine gloire à sortir des bornes que la Religion nous prescrit; il semble qu'il trouve un espèce de grandeur à faire usage de sa liberté, fut-ce même à son dommage: C'est de lui que nous vient cette curiosité vive & défordonnée, qui fait que nous poursuivons ce qu'il ne nous est pas permis de connoître & moins encore de pratiquer. L'Esprit est aussi la cause ordinaire des faux jugemens que nous portons sur les Actions des Hommes, & sur les Evénemens de la vie. Nous en jugeons bien plus par les éfets bons ou mauvais qui en font les suites, que par les causes & les motifs qui les ont produit. Nous estimons les Auteurs beaucoup moins par leurs talents & leur capacité, que par la grandeur du Théâtre sur lequel ils ont joué. Si les *Romains* n'étoient pas devenus les Vainqueurs

queurs des Nations, leur Histoire étoit aussi ignorée, que celle de la plû-part des Etats, qui ont cependant donné naissance à de grands Génies, & auxquels il n'a peut-être manqué, pour devenir aussi illustres que les Grecs & les Romains, que des circonstances favorables ou d'habiles Historiens. Le Jugement des Hommes est presque toujours faux & précipité. On élève des Trophées & de somptueux Monumens à l'orgueil de cet ambitieux Politique, ou de ce grand Conquérant qui a opéré ces grandes Révolutions; mais l'Histoire parle à peine de ces sages Magistrats, qui ont maintenu l'ordre & la tranquillité dans un Etat. Il ne faut cependant pas moins de Capacité, pour empêcher une Révolution, que pour la produire; mais nous prodiguons toute nôtre admiration à ce qui n'a qu'un vain éclat: Ce qui est l'ouvrage de la prudence & de la sagesse n'est remarqué que par ces Personnes éclairées, qui sortent de la foule, mais dont la voix est trop foible, pour se faire entendre.

Jamais vous ne vous seriez imaginé, *Monsieur*, que vôtre invitation à la Retraite, eut donné lieu à un si grand nombre de Réflexions; mais avant que de me déterminer sur le parti que je devois prendre, j'ai voulu examiner avec quelque attention les suites & les inconveniens du Monde & de la Solitude.

Quelques

Quelques Personnes se sont bien trouvé de la Retraite , plusieurs s'en sont repenti. Vous savez que CHARLES V. ne tarda pas à regretter la Couronne Imperiale qu'il venoit d'abdiquer.

\* Le Monde a de fort grands défauts  
 Il est mechant , leger & faux :  
 Il trompe , il séduit , il abuse :  
 Et est l'Auteur de mille maux ;  
 Mais cependant il nous amuse.

La diversité des Scènes nous plaît effectivement & nous interesse. La variété des Caractères qui se trouvent parmi les Hommes , nous engage à réfléchir sur nous mêmes , & nous instruit , peut être mieux que les plus savantes leçons : Nous y aprenons à imiter ce qui est loué , & qui nous paroît un bien : Nous y aprenons aussi à éviter ce qui est blâmé , & qui nous paroît un mal. Dans la solitude le Spectacle est beau , il est vrai , mais il est presque toujours le même , & rien ne nous tire d'une certaine langueur. *Dans la plus belle solitude , nous avons besoin de quelqu'un , dit BALSAC , qui nous dise , que la solitude est belle. Ce quelqu'un , Monsieur , on peut le trouver en vous , & je ne doute point qu'on ne soit parfaitement content de votre Compagnie & de votre conversation. Quand elle*

\* LE PERE DU CERCEAUX.

elle commencera à languir, car la Mémoire & l'Esprit ne sont pas inépuisables, on aura le secours de la Promenade & des Livres; on cultivera des Fleurs de toutes les espèces, & l'on prendra plaisir à la contemplation de leur diversité & de leurs couleurs; on cueillera des Fruits excellens & d'un aromate exquis sur des Arbres qu'on aura enté soi même, & dont nos soins auront hâté les progrès. Nous nous promènerons quelque fois sur les bords du Lac Léman, & nous admirerons ce vaste Bassin, si propre à la Navigation & si utile au Commerce, ces Côtes qui l'environnent & qui forment le plus magnifique Amphithéâtre. Nous nous amuserons, si vous voulez, à l'exemple de SCIPION & de LELIUS, à ramasser des Pierres & des Coquillages, & à raisonner sur leur origine: Nous verrons s'ils sont de simples jeux de la Nature, ou s'ils ont un Germe & un Moule particulier, comme le veulent quelques Naturalistes. L'Etude de la Physique a quelque chose de bien agréable & de bien curieux. Si l'on examine, avec un Microscope, ce qui ne paroît aux yeux qu'une Moisissure vile & abjecte, on y découvre des Fleurs de toutes les espèces; dont les unes sont prêtes à éclore, & les autres sont déjà dans leur vigueur. Une goutte de quelque liqueur est pour certains Insectes une

Mer

**M**er, qui a ses Tempêtes & ses Ecueils. Nous devons au *Microscope* la découverte d'un nouveau Monde en petit, comme nous devons au *Telescope* la découverte d'un Monde en grand. Vous savez *Monsieur*, qu'au raport de quelques Naturalistes, l'Homme doit son origine à un petit Ver qui a une grosse Tête & qui est long par la queue. Ces Femmes, dont on vante si fort les graces & la beauté, ces fameux Conquerans, qui ont fait tant de bruit sur la surface de nôtre Globe, n'étoient dans leur origine que de petits Vers, d'une figure grotesque. Je ne fais après cela, sur quoi peut être fondé l'orgueil de l'Homme.

Quelques-fois aussi nous nous éleverons au dessus des choses terrestres ; aussi-bien la bonne Philosophie nous conduit-elle à une espèce de *Théologie*. Nous oserons porter nos regards sur le Plan de la Providence, & sur les desseins de l'Être suprême : Nous adorons sa bonté dans le soin qu'il a de ses Créatures : Nous conviendrons sans-doute qu'il n'a rien fait qu'avec sagesse, & que ce qui nous paroît un mal, dans le détail, est un bien, à considérer la generalité des Êtres. C'est sur tout à la Campagne qu'on est le plus à portée d'admirer la puissance du Créateur, dans la Contemplation de ses Ouvrages. Nous pourrons encore examiner, s'il est vrai que le Péché originel ait changé la nature des Substances, & les ait rendu moins

propres à la conservation de la Vie. Le Moral peut-il influer sur le Physique, indépendamment de la volonté du Créateur? Avant le Péché d'ADAM, n'y avoit-il ni Animaux féroces, ni Plantes vénimeuses? Ce Crime a-t-il armé contre nous toute la Nature? A-t-il mis une Semence de corruption & de Mort dans ce qui auroit été pour nous un germe de vie. On va plus loin. Des Philosophes prétendent que la situation même de notre Globe, à l'égard du Soleil, a été changée, & que c'est ce qui a produit cette diversité des Saisons inconnue à nos premiers Pères. Tant qu'ils vécurent dans l'Innocence, la Terre étoit toujours tapissée de verdure & de fleurs; les Fruits naissoient sans culture; les Frimats & les noirs Aquilons respectoient le Domicile de l'Homme; le Ciel étoit toujours clair & serein, & la Terre jouissoit d'un Printems continuel. Il nous est bien permis de chercher à nous éclairer sur ce sujet, mais nous nous garderons bien de nous enfoncer dans le cahos des Questions arbitraires qui ont rapport à cette Matière.

Ce n'est pas seulement sur des Matières Théologiques, que nous trouvons des Problèmes difficiles à résoudre; la Physique n'est pas moins remplie de doutes & d'obscurités. Comment ces Globes prodigieux, qui roulent depuis tant de Siècles au dessus de nos

Têtes,

Têtes, dans un vuide immense, & qui pèsent réciproquement les uns sur les autres, conservent il constamment la même distance, sans s'éloigner & s'approcher jamais que jusqu'à un certain point ? Si l'Equilibre n'étoit pas exactement maintenu entr'eux ; s'ils pouvoient s'approcher & sortir des bornes que le Créateur leur a prescrites, toutes les substances seroient confondues & ne formeroient plus qu'une Masse pesante & informe ; la diversité des objets ne se feroit plus apercevoir ; il n'y auroit plus ni ordre ni harmonie ; la Structure entière de l'Univers seroit détruite & renversée. La Gravitation de la Matière vers la Matière, selon les différentes proportions qu'on est parvenu à mesurer, montre qu'il y a quelque chose dans la Matière, qui ne nous est pas encore bien connu : Elle ne peut avoir la facilité de se mouvoir elle même : Il faut donc nécessairement avoir recours à une attraction réelle, mais inexplicable, qui s'étend jusqu'à des distances immenses. Nous ne sommes ici-bas que des Enfans & nous ne faisons que bégaier ; mais dans la vie à-venir nous verrons les choses avec plus d'évidence & de certitude.

Vous êtes, *Monfieur*, plus propre que Personne à éclaircir ces sortes de doutes & de difficultés. Quel plaisir n'aurois-je pas à vous entendre & à me rendre à la vérité, dont vous

seriez l'Interprète ! Mais je ne puis me flater de jouir sitôt de ce bonheur : Je suis attaché à la Société par des liens , que je ne faurois rompre encore. Si j'étois assés heureux pour ne dépendre que de moi-même, quelle satisfaction n'aurois je pas de chercher la Sagesse en rêvant sur le bord des Ruisseaux, & en me promenant avec vous dans de vastes Prairies ! Quel plus grand bonheur que celui d'être dans cette situation, où l'on jouit du présent sans regretter le passé, & sans craindre l'avenir ! Quelle joie de pouvoir m'écrier, avec un de nos Poètes. <sup>f</sup>

\* O Fortunés Valons ! O Champs aimés des Cieux !  
Que pour jamais , foulant vos Prés délicieux ,  
Ne puis je ici fixer ma Course vagabonde ;  
Et connu de vous seuls , oublier tout le Monde !

La Ville est le séjour des prophanes humains ;  
Mais les Dieux aiment la Campagne.

Il y a un âge où tout nous invite à la Re-  
traite , & où il est tems de mettre un intervalle  
entre la Vie & la Mort. Nous avons joué  
le Rôle que la Providence nous avoit assigné ;  
il ne nous reste plus qu'à sortir du Théâtre &  
à ceder la Place à d'autres Acteurs. Les Passions  
tumultueuses se taisent ou parlent du moins  
bien plus foiblement ; le goût des plaisirs n'est  
plus si vif à cèt age : C'est être heureux que  
d'être

\* DESPREAUX.

d'être exempt de douleur, & de conserver une Raison saine & vigoureuse. La décadence de nôtre Santé nous annonce que nous touchons à cette Eternité que nous ne voions auparavant qu'en Perspective, & dans un très grand éloignement : Elle nous avertit que le Monde va s'évanouir pour nous, & qu'il n'y aura bientôt plus entre Dieu & nous qu'une Immortalité heureuse ou malheureuse. Un Homme sage n'a point alors d'autre parti à prendre que celui de se préparer à ce Voyage, qui doit faire son fort pour jamais.

G E N E V E

Mr. ....



L I V R E S   N O U V E A U X

B A L E.

**L**E célèbre Mr. ROQUES, Pasteur de l'Eglise Françoisse de cette Ville, vient d'enrichir le Public d'un Ouvrage qui roule sur une Matière des plus importantes au bonheur de la Société : Il est intitulé " TRAITÉ DES TRIBUNAUX DE JUDICATURE, où l'on examine ce que la Religion exige des Juges, des Plaideurs, des Avocats & des Témoin ; avec une Préface où l'on prouve, que la Justice est la Source de la Tranquilité, de la Gloire & du Bonheur des Etats Civils. A Bâle, de l'Imprimerie de la Châsse 1740. In 4to. de 530. Pages, très belle Impression. Nous parlerons plus amplement de cet excellent Livre le Mois prochain.

D d 3

G E N E V E.

# 406 JOURNAL HELVETIQUE G E N E V E.

**O**N a imprimé depuis peu en en cette Ville Deux Sermons de Mr. JOSSEVEL, Pasteur de l'Eglise de Morges, prononcés dans les Solemnités des Jours de Jeune des 11 Septembre 1738. & 10. Septembre 1739. Ce petit Ouvrage en tout de 124 pages 8. est dédié à Mess. le Banderet & les Conseillers des Douze & des Vingt-quatre de la Ville de Morges. Le premier Sermon est sur ces Paroles d'ISAIE ch LV v. 6. Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve. Le sujet du second est pris du Ch. VI. v. 8. de JEREMIE: Jérusalem reçois instruction, de peur que mon affection, ne se retire de toi, de peur que je ne fasse de toi une Déololation & un Pais inhabitable. L'Auteur a déjà mis au jour d'autres Sermons que nous avons annoncé dans nos précédens Journaux: Il règne dans les Productions de ce célèbre Prédicateur beaucoup de clarté, d'onction & de force, & elles contribueront efficacement à l'Instruction & à l'Edification de ceux qui ont leur Salut à Cœur.

## N E U F C A H T E L.

**M**R. BOIVE, Libraire de cette Ville, délivre actuellement aux Soucrivans l'Ouvrage complet du célèbre FAGNANUS, en 5. Volumes folio. Les Corrections considérables que l'on y a fait sont causes qu'il n'a pas paru plutôt. Il le vend aussi, à ceux qui n'ont pas souscrit, sur le pied de L. 45. Valeur de France, les Cinq Tomes.

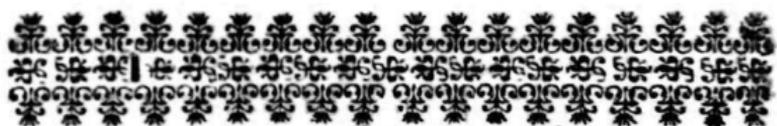
L'Editeur du Traité des Pierres figurées de la Suisse, assure le Public, que l'Ouvrage, qu'il a annoncé par Soucription, aura infailliblement lieu. Il reçoit de tems en tems les Desseins de quelques Fossiles, qui ne se trouvent ni dans SCHEUCHZER ni dans LANG, & qui amplifieront ce Traité; mais toutes ses Planches seront achevées au plus tard dans un Mois. Les Pièces de Mr. le Professeur BOURGUET, qui doivent y entrer sont actuellement prêtes, & on travaille à la composition ou à l'arrangement des autres Matériaux; ainsi on prie les Curieux de souscrire incessamment.



## EAUX MINÉRALES

*Découvertes à St. Blaise , près de Neuchâtel.*

**N**OUS fimes part au Public , dans nôtre Journal de Juillet 1739. Page 93. de la Découverte que l'on avoit faite à ST. BLAISE , Village à une lieüe de NEUCHATEL , d'un riche Présent de la Nature , consistant en trois Sources d'excellentes Eaux Minérales , trouvées près l'une de l'autre dans un Terrain nommé la Fourmillière , sur une Possession appartenant aux Delles. MADELEINE ET ESTER TISSOT. Nous raportames alors le précis du Certificat de Mrs. les Experts , qui en avoient fait l'Analise. Les témoignages avantageux qu'ils en ont rendu à ces Eaux , sont parfaitement d'accord avec les heureuses Expériences que l'on a remarqué ; & sur tout avec les Efets qu'elles ont opéré sur les Bûveurs , qui en ont fait usage l'Année dernière ; ainsi on peut s'en servir avec une parfaite confiance , & être persuadé qu'elles seront très utiles , suivant Mrs. les Médecins , dans les Maladies où il s'agit proprement d'humecter , délaier , & adoucir un Sang desséché , épais , noir & acre , & de désobstruer les Viscères. Ces Eaux ont entr'autres délivré une Femme de St. BLAISE d'une infirmité qui lui étoit restée d'une Couche depuis 12. Ans : Elles ont guéri plusieurs Personnes affligées de Maux d'Yeux , de Tête , de Poitrine , d'Estomac , de Reins , & de Cœur ; provoqué l'Apétit ; donné des forces & rendu légères des Personnes pesantes ; rafraichi d'autres extrêmement échauffées , & rendu un teint clair & beau à de jeunes Filles. Des septuagenaires & octogénaires s'en sont servi avec beaucoup de succès , & des Malades , qui en ont usé même pendant cet Hiver , y ont trouvé du soulagement : C'est de quoi on peut produire des Certificats authentiques. Tous ces favorables Efets encouragent les Delles TISSOT , Propriétaires de ces Eaux , d'arranger le Lieu où elles se trouvent , d'une façon qu'on puisse les prendre commodément & avec agrément. Il y a aparence que lors quelles seront bien connûes , elles seront extrêmement fréquentées , puis qu'on ne sauroit guères choisir à la Campagne un séjour plus riant & plus gracieux que celui de ST. BLAISE , tant par la situation , que par raport aux Logemens & aux commodités de la Vie , que l'on y trouve avec facilité.



T A B L E.

<b>R</b> éflexions sur le Duel	307
Lettre sur la Conversion des Juifs & sur les Missions de Tranquebar & de Madras.	335
Lettre sur la Construction des Alvéoles des Abeilles &c.	353
Particularités sur la Philosophie de Nevvton.	364
Vers sur l'Atraction.	367
Extrait de quelques Livres nouveaux sur la Cuisine Françoisé.	367
Réflexions sur l'Amour.	383
Lettre sur la Retraite.	387
Traité de Morale touchant les Tribunaux de Judicature.	405
Sermons de Mr. Josselvel , Pasteur à Morges.	406
Fagnanus.	406
Traité des Pierres figurées de Suisse.	406
Eaux Minérales de St. Blaise.	407

A V I S.

**O**N croit faire plaisir au Public de l'avertir, qu'on a établi dans la Terre de DARDAGNI, à trois lieues de GENEVE, entre cette Ville & le FORT DE L'ECLUZE un Martinet à Cuivre, où l'on fabrique toutes sortes d'Ouvrages de ce Métal. Il y a aussi dans le même Lieu des Maîtres Chauderoniers, qui peuvent fournir les Ouvrages ébauchés dans ces grandes Forges; de manière que les Particuliers, & les Marchands trouveront un Magasin bien fourni de tout ce que l'on peut fabriquer dans ce genre. Les Personnes qui y porteront des vieilles Cuivres, pour les vendre ou les troquer, peuvent s'assurer de les avoir aux plus avantageux que par tout ailleurs.

